

***Unplugged* - The Critical Corner**

Stéphane Jaumier ● Hélène Picard ● Gazi Islam ● Olivier Germain
Carine Farias ● Fabien Hildwein ● Marie-Astrid Le Theule

The critical corner welcomes transcripts of roundtables, symposiums, interviews, keynote speeches organized within conferences but also book reviews, essays or provocative ideas in the field of critical management studies.

« SUR LE TERRAIN : CONDITIONS, VALEUR(S) ET ENJEUX DES ENQUÊTES EMPIRIQUES DANS LES RECHERCHES CRITIQUES »

En mars dernier se tenait le septième Atelier Doctoral sur les Perspectives Critiques en Management, organisé cette année par Grenoble Ecole de Management et son équipe AFMO (Alternative Forms of Markets and Organizations). Cette rencontre annuelle vise à rassembler la communauté francophone des chercheur-e-s critiques en gestion afin de discuter les recherches doctorales en cours et offrir, plus largement, un lieu d'échanges sur certains des enjeux actuels relatifs aux perspectives critiques en management. Ce dossier *Unplugged* revient sur ces journées, placées sous le signe du rapport des chercheur-e-s à leur terrain dans les recherches critiques.

En effet, les enjeux propres aux enquêtes empiriques sont plus que jamais d'actualité pour les jeunes doctorant-e-s de notre communauté, qui sont chaque année nombreux-ses à entreprendre des recherches de terrain ambitieuses, notamment inspirées par les approches ethnographiques (Alvesson & Ashcraft, 2009). Forts de ce constat déjà formulé lors des Ateliers précédemment organisés à l'Université catholique de Louvain en 2012 et 2015, à l'Université Paris-Dauphine en 2013, à l'Université de Montpellier en 2014, à l'Emlyon Business School en 2016 et à l'Université Paris-Est de Créteil en 2017, nous avons voulu envisager l'Atelier 2018 comme un espace de discussion permettant aux doctorant-e-s d'aborder plus spécifiquement les questions propres au « terrain ».

Pour cette édition, nous avons ainsi eu le plaisir d'accueillir à Grenoble 20 doctorant-e-s ainsi que 22 enseignant-e-s-chercheur-e-s représentant 15 institutions de trois pays. La richesse et l'intensité des échanges observés pendant ces deux jours ont attesté de la diversité des perspectives, des approches et des vécus de la recherche de terrain, ainsi que du grand dynamisme de notre communauté, qui se réunira pour son prochain Atelier à l'Université du Québec à Montréal les 2 et 3 octobre 2019.

Dans la suite de cette introduction, nous proposons une première mise en perspective des enjeux propres aux approches critiques dans la recherche de terrain, avant de donner quelques éléments de synthèse sur les travaux présentés par les doctorant-e-s, puis d'introduire les trois contributions de ce dossier, tirées plus spécifiquement de l'allocution d'ouverture de l'Atelier et des tables rondes l'ayant ponctué.

Stéphane Jaumier

Grenoble Ecole de Management,
Univ Grenoble Alpes ComUE
stephane.jaumier@grenoble-em.com

Hélène Picard

Grenoble Ecole de Management,
Univ Grenoble Alpes ComUE
helene.picard@grenoble-em.com

La polémique qui a récemment entouré, et ce bien au-delà du seul champ académique, la publication des travaux de la sociologue Alice Goffman (2014) a contribué à rappeler que le rapport entretenue par les chercheur-e-s vis-à-vis de leurs objets ou terrains d'études est éminemment complexe.

   travers un travail ethnographique qui s'étend sur six années, Goffman s'intéresse dans *On the Run* (2014) aux conséquences de l'intensification de la répression policière et de l'incarcération de masse sur les jeunes noirs d'un quartier pauvre de Philadelphie. Elle montre la façon dont les interactions continues de ces jeunes hommes avec le système policier et judiciaire influent négativement non seulement sur leurs vies quotidiennes et leurs trajectoires, mais aussi plus largement sur celles de leurs proches et de leurs communautés tout entières, l'ensemble des relations sociales, qu'elles soient amoureuses, familiales ou encore amicales, s'y trouvant irr  m  diatement teintées par l'incertitude, le secret et la suspicion.

Alors que la réception initiale de l'ouvrage de Goffman avait été très positive, aussi bien dans les cercles académiques qu'auprès d'un plus large public, celui-ci va bientôt devenir l'objet de critiques virulentes (Flaherty, 2017 ; Lubet, 2015). Il est notamment reproché à la sociologue d'avoir fait trop aveuglément confiance à ses informateurs, et d'avoir entretenue avec eux une proximité excessive allant jusqu'à une possible complicité dans une tentative de meurtre. Plus classiquement enfin, l'auteure est accusée de perpétuer dans ses travaux les st  r  types affectant les communautés afro-américaines, en insistant de manière sensationnaliste sur leur criminalité. Se pose, *in fine*, la question des conditions de possibilité pour une femme blanche issue de la classe supérieure de restituer fidèlement les expériences vécues par un groupe d'hommes noirs et pauvres.

On the Run fait à n'en point douter figure de cas extrême dans la mesure où les chercheur-e-s, notamment dans le champ du management, se confrontent rarement à de tels niveaux de violence physique, de danger et d'illégalité. Cela dit, ces expériences et les débats qui les ont accompagnées n'en ouvrent pas moins, pour les sciences de gestion, sur des questionnements propres à interroger le rapport de tout-e chercheur-e à son objet d'étude.

Comme nous l'avons évoqué au travers de l'exemple de *On the Run*, mener une enquête de terrain, et en livrer une restitution écrite, ne va pas sans son lot de questions. Aux enjeux de natures épistémologique et méthodologique, les plus abondamment couverts par la littérature (Beaud & Weber, 2010 ; Cefaï, 2006), peuvent fréquemment s'ajouter des enjeux de natures   thique (Roulet et al., 2017) et légale, identitaire (Avanza, 2008 ; Essers, 2009) ou même émotionnelle (Devereux, 1967 ; Gilmore & Kenny, 2015). Ces enjeux, qui deviennent parfois le point focal théorique des travaux (par exemple la place des émotions dans le travail militant qu'analyse Erika Summers-Effler, 2010), continuent donc à nourrir les débats et les pratiques de la recherche de terrain.

Par ailleurs, nous voyons depuis quelques années émerger des enquêtes approfondies de journalistes, employant des méthodes proches de l'ethnographie et publiées sous forme d'ouvrages qui rencontrent un succès public notable. Ces enquêtes permettent ainsi de donner accès à des réalités incarnées du travail d'aujourd'hui, dans ce qu'il a de précaire, pénible et déshumanisant (Aubenas, 2010 ; Le Guilcher, 2017 ; Malet, 2013), ou encore à certains rouages du capitalisme mondialisé (Malet, 2017). L'investissement par de tels travaux des champs d'étude du management, du travail et des organisations interroge en retour sur les

spécificités de l'enquête de terrain de type académique et sur sa valeur propre en tant que démarche de recherche.

À partir des polémiques et réflexions soulevées par ces différents travaux, nous avons souhaité inviter les participants au 7^e Atelier Doctoral à s'interroger sur le rapport qu'entretiennent les chercheur-e-s avec leur objet de recherche, et en particulier avec leur terrain. Les contributions apportées à ces réflexions par les travaux des doctorant-e-s démontrent une vraie richesse tant dans les objets, les perspectives, et les méthodes mobilisées que dans les finalités affirmées par les jeunes chercheur-e-s (dont les titres des communications complètes sont repris en fin d'article). Ainsi, plusieurs chercheuses posent dans leurs travaux la question de l'articulation de leur militantisme féministe avec les exigences de la recherche académique. Caroline Demeyere et Marianne Strauch envisagent dans leurs communications certains des inconvénients mais aussi parfois des avantages que font peser la « double-casquette » de militante et de chercheuse. Léa Dorion s'attache quant à elle à montrer qu'une ethnographie féministe transcende précisément cette apparente distance en affirmant ses propres fondements épistémologiques. D'autres contributions abordaient ensuite les ambiguïtés du travail de terrain sous d'autres angles. Adélie Ranville réfléchit par exemple à la façon dont la chercheuse peut donner un tour démocratique à une recherche-action portant précisément sur une organisation démocratique. David Sanson montre comment les multiples identités développées par le chercheur peuvent être mises à profit dans le cadre d'un travail ethnographique afin d'élargir l'accès aux données. Enfin, Mahaut Fanchini interroge à travers son travail sur les lanceurs d'alerte le bien-fondé des critères utilisés pour délimiter son terrain d'enquête.

Comme il est d'usage dans le cadre de l'Atelier Doctoral, l'appel à communications demeurait largement ouvert et toutes les contributions retenues ne s'inscrivaient donc pas de manière directe dans la thématique choisie. Nous avons pu nous réjouir toutefois de l'abondance, au côté des contributions répondant directement au thème, de travaux s'appuyant sur des méthodologies qualitatives approfondies, et sur des recherches de terrain ambitieuses et enthousiasmantes. En faisant émerger de nombreuses interrogations, ces travaux ont donc également contribué au cours des deux journées à nourrir les réflexions des chercheur-e-s critiques en management sur leur appréhension de leurs terrains d'études. C'est le cas notamment des diverses communications qui ont porté sur les organisations alternatives, abordant notamment les mouvements sociaux (Yusra Rahmouni El Idrissi), les nouvelles formes d'activisme (Mickaël Peiro) ou encore les mouvements coopératifs émergents (Alban Ouahab et Olivier Gauthier). Les méthodes ethnographiques y étaient largement privilégiées et il était intéressant de constater que les doctorant-e-s n'hésitent pas à revendiquer leur proximité avec leur objet de recherche, le choix du terrain et la façon dont on s'y inscrit obéissant le plus souvent à des logiques affinitaires et d'identification.

Enfin, d'autres contributions ont encore enrichi les discussions en étudiant la façon dont les nouvelles pratiques et technologies organisationnelles (plateformes digitales, techniques participatives, politiques RSE) réinterrogent certaines des thématiques centrales des recherches critiques en gestion : contrôle et pouvoir (Clarence Bluntz et Pénélope Van den Bussche), pratiques de travail (Michel Ajzen et Chloé Jacquemin), démocratie organisationnelle (Margaux Langlois et Vincent Pasquier), diversité et discrimination (Pascale Caidor et Samia Saadani), ou encore espaces et corps dans les organisations (Marie Antoine et Géraldine Paring). Dans ce cadre, il était frappant de constater la mise en

jeu de nouvelles compréhensions de ce que peut être un terrain et des méthodologies à lui associer, débouchant par exemple sur l'analyse conversationnelle de réunions ciblées (Pascale Caidor) ou celle de fils de discussion sur un réseau social (Vincent Pasquier).

Aux côtés des sessions dédiées aux présentations de leurs travaux doctoraux, les participant-e-s à l'Atelier étaient aussi invitée-s au cours de ces deux journées à prendre part à des discussions collectives sur les enjeux de la recherche critique, en lien avec le thème de l'enquête de terrain. Trois temps ont été consacrés à ces échanges, qui constituent le cœur de notre dossier *Unplugged*.

L'allocation d'ouverture de l'Atelier est le premier des temps forts retenus pour ce dossier spécial. **Gazi Islam** nous y interpelle pour commencer sur le sens du mot « terrain » et sur les subtils décalages qui le séparent du terme anglais de '*field*'. Il s'arrête ensuite sur trois façons possibles pour la recherche qualitative d'envisager un terrain, à savoir respectivement comme limite (les chercheur-e-s se définissent comme des observateurs-trices qui cherchent à réduire la distance entre leurs concepts et leurs terrains), comme politique (les chercheur-e-s mettent leurs concepts au service de l'expression des différentes voix qui peuplent leurs terrains) et comme imaginaire (les chercheur-e-s inventent leurs terrains et ouvrent ainsi la voie à de nouveaux possibles). C'est cette dernière perspective, celle du terrain comme imaginaire, qui l'amène à envisager en définitive le terrain comme un objet nécessairement contesté, dont la constitution réclame l'engagement réflexif des chercheur-e-s.

La deuxième partie de notre dossier propose une transcription de l'échange organisé entre **Geoffrey Le Guilcher**, journaliste indépendant auteur en 2017 de l'ouvrage *Steak Machine*, et **Olivier Germain**, chercheur qui s'intéresse notamment aux liens unissant le travail académique à d'autres formes d'écriture telles que la fiction ou le journalisme (Allard-Poesi, Germain, Huault & Koenig, 2016). S'appuyant sur une enquête approfondie réalisée dans un abattoir français, *Steak Machine* met en avant la souffrance physique et psychique caus  e par le travail des abattoirs, et la façon dont cette souffrance se manifeste dans le vécu quotidien des ouvriers. Dans le dialogue ici retranscrit, Geoffrey Le Guilcher revient sur les choix, les ajustements, les stratégies qui ont jalonné son immersion au sein de l'abattoir. C'est l'occasion d'une rencontre entre journaliste et chercheur, mais aussi d'une réflexion sur l'écriture, le rapport que l'on entretient à un terrain et à celles et ceux qui l'habitent, et tous les moments qui marquent l'expérience de l'enquête, de l'entrée *dans* le terrain à l'écriture puis à la discussion publique *sur* ce même terrain.

Enfin, la dernière section de notre dossier prolonge la table ronde qui réunissait lors de l'Atelier trois ethnographes venu-e-s partager des expériences de terrain originales, particulièrement marquées par une distance initiale forte entre leur « milieu » (académique, notamment gestionnaire) ou leur identité (professionnelle, de genre) et leur objet d'étude. Chacun de leurs textes pose un regard original sur le statut d'ethnographe comme « intrus-e » lorsqu'elle ou il s'invite dans des mondes organisationnels dont il ou elle se trouve a priori éloigné-e, voire exclu-e. Ainsi, **Carine Farias** revient sur son ethnographie d'une communauté autonome, effectuée dans le cadre de sa thèse de PhD soutenue en 2015. Elle souligne dans son texte les difficultés posées par sa nécessaire intrusion dans l'intimité des membres de la communauté étudiée ainsi que par son affiliation à une   cole de commerce. Elle donne ensuite à voir certains des dilemmes posés par son travail de négociation

continue des résistances s'opposant à sa présence sur le terrain. **Fabien Hildwein** s'est, pour sa thèse soutenue en 2016, quant à lui appuyé sur une ethnographie du groupe activiste féministe La Barbe, dont il étudie les performances spectaculaires et les mécanismes organisationnels. Il s'interroge dans son texte sur les limites fixées à l'intégration d'un homme au sein d'un groupe composé exclusivement de femmes. Il propose *in fine* le concept de « femme honoraire » (*'honorary female'*) de façon à décrire le statut auquel la confiance gagnée auprès des activistes l'a progressivement hissé. Enfin, **Marie-Astrid Le Theule** nous renseigne sur son immersion au sein d'un service de soins gériatriques aigus dans le cadre d'un projet de recherche visant à mieux comprendre les conséquences de la nouvelle comptabilité publique sur la réalité quotidienne des hôpitaux. Elle explique, entre autres, dans son texte la façon dont s'est substitué à son statut initial d'intruse un statut plus satisfaisant de témoin, attachée à redonner une visibilité aux situations désormais occultées par le système comptable.

En guise de conclusion, l'édition 2018 de l'Atelier Doctoral a confirmé que les questions relatives au terrain demeurent un des défis majeurs auxquels doivent se confronter les recherches critiques en management. Les différentes présentations doctorales et moments d'échange collectifs ont tendu à montrer que c'est le pluralisme des approches et l'interdisciplinarité qui sont plus que jamais nécessaires pour relever ce défi. Les contributions rassemblées dans ce dossier visent à modestement offrir un reflet des efforts accomplis et des réflexions menées dans ces directions.

REFERENCES

- Allard-Poesi, F., Germain, O., Huault, I. & Koenig, G. (2015). La théorie des organisations est-elle bien inspirée? Quatre regards. *Economies et Sociétés. Série K, Économie de l'Entreprise*, (23), 111-140.
- Alvesson, M. & Ashcraft, K. L. (2009). Critical methodology in management and organization research. In D.A Buchanan & A. Bryman (Eds.). *The SAGE handbook of organizational research methods*, (pp. 61-77). London: Sage Publications.
- Aubenas, F. (2010), *Le quai de Ouistreham*. Paris: Éditions de l'Olivier.
- Avanza, M. (2008) Comment faire de l'ethnographie quand on n'aime pas « ses indigènes » ? Une enquête au sein d'un mouvement xénophobe. In D. Fassin & A. Bensa (Eds.). *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques* (pp. 41-58). Paris, Éditions La Découverte.
- Beaud, S. & Weber, F. (2010), *Le guide de l'enquête de terrain*, Paris: La Découverte, Collection Guide Grands Repères.
- Cefaï, D. (2006). Une perspective pragmatiste sur l'enquête de terrain. In P. Paillé (Ed). *La méthodologie qualitative: Postures de recherche et variables de terrain* (pp. 33-62). Paris: Armand Colin.
- Devereux, G. (1967), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris: Flammarion, Collection Champs essais.
- Essers, C. 2009. Reflections on the Narrative Approach: Dilemmas of Power, Emotions and Social Location While Constructing Life-Stories. *Organization*, 16(2), 163-181.
- Fassin, D. & Bensa, A. (2008), *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris: Éditions La Découverte.
- Flaherty, C. (2017), "Past as Prologue". *Inside Higher Ed*. Unpublished document, Available at www.insidehighered.com/news/2017/04/25/controversy-over-alice-goffman-leads-pomona-students-say-her-alleged-racial.
- Gilmore, S. & Kenny, K. (2015) Work-worlds colliding: Self-reflexivity, power and emotion in organizational ethnography. *Human Relations*, 68(1), 55-87.
- Goffman, A. (2014), *On the run: Fugitive life in an American city*, Chicago, London: The University of Chicago Press.
- Le Guilcher, G. (2017), *Steak machine*, Paris: Éditions Goutte d'Or.
- Lubet, S. (2015), *Ethics on the run*. Unpublished document, Available at newramblerreview.com/book-reviews/law/ethics-on-the-run.
- Malet, J.B. (2013), *En Amazonie : infiltré dans le « meilleur des mondes »*, Paris: Fayard.
- Malet, J.B. (2017), *L'Empire de l'or rouge : enquête mondiale sur la tomate d'industrie*, Paris: Fayard.

Roulet, T., Gill, M., Stenger, S. & Gill, D.G. (2017)
Reconsidering the value of covert research: The
role of ambiguous consent in participant
observation. *Organizational Research Methods*,
20(3), 487-517.

Summers-Effler, E. (2010), *Laughing Saints and
Righteous Heroes: Emotional Rhythms in Social
Movement Groups*, Chicago: University of Chicago
Press.

LISTE DES TRAVAUX DOCTORAUX PRESENT  S

Michel Ajzen (Université catholique de Louvain) :
Processus de régulation sociale et dynamique des
conventions autour du télétravail. Une étude de cas.

Marie Antoine (Université catholique de Louvain) :
Effect of an offices reconfiguration on the
construction of an organisation's identity –
Illustration by the DOMO project in the company
ORES.

Clarence Bluntz (Université Paris-Dauphine) : La
hantise de l'expertise. Construction des r  les et
  mancipation en comptabilité socio-
environnementale.

Pascale Caidor (Université de Montréal) : « Attends, on
ne va pas commencer à exiger moins... » ou : une
  tude de cas sur l'implantation d'une initiative de
diversité ethnoculturelle.

Caroline Demeyere (Université Paris X) : Militante
féministe et chercheuse : difficultés, gestion et
valorisation scientifique d'une « double casquette ».

L  a Dorion (Université Paris-Dauphine) : Feminist
organizational ethnography: when the
epistemological is political.

Mahaut Fanchini (Université Paris-Dauphine): The co-
construction of whistleblowing cases. How
expectations of the recipient frame 'acceptable'
whistleblowing narratives.

Olivier Gauthier (Université Paris-Dauphine) :
L'émergence d'un « entreprendre en commun » :
une étude du processus de création d'une
coopérative de consommateurs.

Chlo  e Jacquemin (Université catholique de Louvain) :
Transformation du travail des managers dans un
contexte de digitalisation. Une approche par le
travail vivant basée sur les pratiques dans un
contexte de digitalisation du secteur bancaire.

Margaux Langlois (Université Paris-Dauphine) :
Sociocraties et holocraties: comment ces
organisations interrogent la démocratie?

Alban Ouahab (ESCP Europe) : Emancipating shelf:
Organizing working shifts in a food cooperative.

Géraldine Paring (Université Paris-Dauphine) : *Animal
subjects in organizational research*.

Vincent Pasquier (Grenoble Ecole de Management &
Université Clermont Auvergne) : Democratic
organizations and their monstrous digital self: the
use of Facebook by a labor union.

Micka  l Peiro (Université de Montpellier) : Activist
Works - From Protests to Professionalizations.

Yousra Rahmouni El Idrissi (emlyon business school) :
Body pedagogics in the French climate justice
movement.

Adélie Ranville (Grenoble Ecole de Management) :
Democracy and growth within a worker cooperative:
A participatory action research.

Samia Saadani (Université de Montpellier) : « Je lutte
contre l'islamophobie » : genèse d'un déni collectif
et stratégies d'action directe.

David Sanson (emlyon business school &   cole
Normale Supérieure) : Engagement et distanciation
en terrain familial : (D  )jouer des effets d'enquête ?

Marianne Strauch (ESCP Europe) : Les études
féministes et le terrain institutionnel : la question du
rôle des chercheur.e.s.

Pénélope Van den Bussche (ESCP Europe) : «   a leur
fait plaisir en plus » : contrôle et valorisation du
travail gratuit des utilisateurs dans le digital, le cas
des plateformes collaboratives.

LE TERRAIN COMME LIMITE, POLITIQUE ET IMAGINAIRE : UNE RÉFLEXION SUR LES ENQUÊTES QUALITATIVES AU XXIÈME SIÈCLE

C'est un honneur et un plaisir d'ouvrir ce 7e Atelier Doctoral sur les Approches Critiques en Management. Je vais m'exprimer ici en français, étant donné qu'un des aspects les plus admirables de cette conférence est de rassembler la communauté francophone autour des approches critiques en management qui, après tout, ont été profondément influencées par la pensée francophone. Je commence, pourtant, avec une certaine appréhension. En tant que « non-natif », je doute de mes mots, de mon élocution, et de mon accent. Pourtant, dans une conférence qui invite à s'interroger sur les conditions d'investigation dans des lieux « autres », les questions de l'expression, de la traduction et de l'accent pourraient aussi avoir une fonction allégorique.

Des questions comme « qui doit parler ? », « au nom de qui ? », et « dans quelle langue ? » sont toujours présentes, et ce sont des questions clés pour les chercheurs, en particulier celles et ceux mobilisant des méthodes qualitatives, abordant leur terrain. Ces enjeux interrogent la légitimité de notre recherche, de nos mots, par rapport au monde qui nous entoure. Peut-on parler pour ce monde, à lui, ou avec lui ?

La recherche est – en grande partie – un processus de traduction, entre des langues différentes ou entre les dialectes d'une même langue. Les efforts que nous fournissons pour parler la langue de l'autre ont toujours été marqués par les raccourcis, les omissions, les accents et les erreurs. Ainsi nos objets évoluent avec ces modulations et sous l'effet de ces bruits. Est-ce que ces modulations délégitiment ce que nous communiquons du monde étudié, et faut-il alors croire qu'être fidèle au terrain passe par une adhésion « totale » ?

Les brèches entre un terrain hétérogène et la conceptualisation stylisée que nous en faisons peuvent-elles servir à corriger la langue vernaculaire du quotidien en la remplaçant par une langue plus formelle, plus académique ? Ou bien, ces brèches de traduction elles-mêmes ouvrent-elles un espace de valeur, où l'on peut voir apparaître des nouveaux mondes embryonnaires, dans les interstices entre nos théories mal conçues et un monde également mal conçu ? Peut-être ces accents, par leur propre étrangeté vis-à-vis de la langue quotidienne, peuvent-ils esquisser un mouvement vers de nouveaux modes d'être et d'organiser. Quand j'ai commencé à réfléchir à comment traduire mes réflexions sur le terrain en français, j'ai été frappé par la curiosité de ce mot – « terrain », un mot qui m'a soudainement paru étrange, et opaque. La notion de « terrain » m'a semblé évoquer une idée de la recherche différente de celle contenue dans la notion anglo-saxonne de « field ».

Pourquoi, par exemple, « le terrain » et pas « le champ » ? Les deux mots traduisent bien le mot « field », et pourtant les différences sont révélatrices. Dans les recherches qualitatives, particulièrement ethnographiques, on est immergé dans un espace, « dans le champ », plutôt que d'être « sur le terrain ». Un « field » c'est un lieu où les choses poussent, sont cultivées, comme dans un « champ de maïs ». Mais c'est aussi un endroit où des compétitions ont lieu, comme un « terrain de foot ». Nos sites de recherches sont-ils des espaces de culture, où les graines poussent et les écosystèmes émergent, et où le chercheur joue le rôle d'un botaniste ou d'un écologiste ? Ou bien s'apparentent-ils plutôt aux stades des compétitions sportives, où nous jouons le rôle des commentateurs, des analystes, ou même parfois, des entraîneurs ?

Gazi Islam

Grenoble Ecole de Management,
Univ Grenoble Alpes ComUE
gazi.islam@grenoble-em.com

L'idée de « field » au sens de « champ » évoque un espace qui veut être rempli, peuplé. Quand ce n'est pas le cas, on peut parler d'un « champ vide », mais on ne parle pas d'un « champ plein » – ils sont supposés « pleins ». Un champ c'est un espace où les choses se passent, entrent et sortent. Par contre, un « terrain », il me semble, implique la notion d'un sol, d'une fondation, où nos idées peuvent trouver la terre ferme. Un « field » connote l'extension, un espace qui s'étend dans toutes les directions, et qui ne donne pas le confort d'une fondation. Dès lors, la notion de « terrain » retranscrit peut-être plus fidèlement le paradigme empiriste que ne le fait l'idée du « field », qui évoque l'expérience de l'exploration mais élude la dimension concrète des « données » que l'on pourra collecter. Le « field » n'est ni une théorie, ni un ensemble de données, mais une ouverture, un lieu où l'on peut vivre et travailler.

Les « fields » sont aussi, plus personnellement, là où nous développons notre propre discipline, où nos idées entrent en contact ; ainsi la notion de « field of research » peut se traduire par « domaine de recherche ». La notion de domaine se situe quant à elle quelque part entre le domestique et la domination, avec tout à la fois l'idée de la maison patriarcale, d'une forme de contrôle et d'être « chez soi ». Mais c'est un chercheur bien pauvre que celui qui envisage sa recherche comme un acte de domination ; ainsi la confusion des notions de « champ », de « terrain » et de « domaine » dans le terme de « field » en fait un concept qui, peut-être, gagne en clarté dans ses multiples traductions françaises.

En réfléchissant sur ces usages possibles de la notion de terrain, il devient aussi évident que les idées sur ce qui constitue un terrain ont varié radicalement avec le temps et à travers les disciplines. Ce qui compte comme un terrain, à quelle distance de « chez-soi » il doit être, qui doit y habiter et dans quelle mesure ces habitant-e-s doivent appartenir à un groupe différent de celui des chercheur-e-s, sont des termes des débats méthodologiques mais aussi pèsent sur comment nous nous voyons nous-mêmes, et notre travail scientifique. Au cours des dernières décennies, peut-être à cause de la mondialisation, mais aussi des pressions accrues sur nos tours d'ivoire académiques, le « terrain » qui nous préoccupe est devenu de plus en plus proche de nous.

Le terrain est aussi devenu instable, il a acquis différents types de statut épistémique, et enfin, il s'est peuplé des propres sujets qui remplissent nos salles de cours, où ils apprennent comment agir comme des « natives » (par exemple : les *managers*, les *leaders*, les *traders*...) que nous étudierons par la suite.

La distinction entre la théorie et le monde a toujours été une distinction relative, une distinction que nous devrions problématiser. Dans une soi-disant « société de l'information », la relation entre les concepts et le monde est brouillée, avec des boucles de feedback de plus en plus rapides entre l'expérimentation, la conceptualisation, l'implémentation et le rétrocontrôle. La durée du travail de terrain devient de plus en plus courte, les cadres théoriques se simplifient pour augmenter la digestibilité et faciliter la visualisation en bulles et en flèches, lorsque les demandes réciproques de l'académie et de l'économie réduisent l'espace entre la théorie et le terrain.

Dans ce contexte, il nous faut réfléchir sur les différentes perspectives du terrain qui imprègnent nos conceptions de la recherche qualitative, ce que chaque perspective nous permet de voir, et ce que chacune rend invisible. La liste que je donnerai ici est courte et n'est pas exhaustive. Son but est de clarifier quelques chemins possibles – parmi les nombreux existants – pour (ré)imaginer notre discipline.

LE TERRAIN COMME LIMITE

La première conception du terrain que j'aimerais discuter est, à certains égards, la notion la plus classique du terrain en tant que source de données sur le monde. Mais au lieu de parler de « donnée », je préfère utiliser le terme de « limite », et ce pour plusieurs raisons.

Premièrement, si les données sont présumées « données » par le monde, l'idée de vérification empirique dépend de la notion que nos théories sont testées, limitées, et contraintes par le monde. Rien n'est donné. Les données ont toujours résisté, et leur conquête ne peut jamais être considérée comme un acquis. Depuis les débuts de l'ethnographie, la relation entre découverte et conquête a été omniprésente. L'établissement d'une science de la culture et de la société a toujours coïncidé avec l'établissement d'un ordre politique. Emmanuel Kant, dans ses écrits sur l'esthétique, évoque les données sensorielles comme des masses, qui doivent être gouvernées par la raison. Pourtant, contrairement à la subsomption des masses à une idée préexistante, un traitement des données éclairé devrait privilégier une relation de représentation démocratique, et non une relation de domination pure. Ne suivant ni la prééminence de la raison chez les rationalistes, ni la *tabula rasa* des empiristes, la synthèse Kantienne liait la raison et l'expérience dans une relation où il n'était pas clair laquelle de l'expérience ou de la raison était moteur primaire de la connaissance. Comme Kant (1781/1996) a fameusement remarqué dans sa *Critique de la Raison Pure*, « *Des pensées sans matière sont vides ; des intuitions sans concepts sont aveugles* »

Dans notre propre travail de terrain, nous pouvons sentir les vestiges de cette tension. Nos collègues Anglo-Saxons s'inscrivent souvent dans la tradition de l'empirisme Anglais – sans toutefois rappeler un héritage plus radical et subversif venant d'Ecosse, avec David Hume, ou d'Irlande, avec George Berkeley. Ils nous invitent à rester proches de nos données, à adopter des démarches plus inductives, à tisser nos liens théoriques à travers des corpus et des extraits directs de nos terrains, pour formuler des concepts émergents. La méthode Gioia, avec ses concepts de codes de premier et second ordres, évoque indirectement les qualités premières et secondaires de John Locke et sa *tabula rasa*. Les flèches viennent toujours du concret et pointent toujours vers l'abstrait.

En revanche, nos collègues de la tradition française peuvent agacer leurs relecteurs anglo-saxons par un excès de théorie *a priori*, une réflexion théorique se voulant trop fidèle aux origines, qui indique une adhésion excessive à une orientation théorique unique, voire monomaniaque. Ces aspects suscitent la méfiance en évoquant une sorte d'*homunculus*, un être Cartésien agissant en coulisses, sujet rationnel projetant ses propres idées sur l'écran du monde, au lieu de devenir soi-même l'écran sur lequel le monde se projette.

Ces deux orientations décrivent le terrain en termes de limites de la connaissance. La première pointe les limites que nous devons nous imposer nous-mêmes pour fidèlement transmettre la réalité. La seconde invite à tenir compte des limites d'un monde chaotique qui a besoin de nos schémas théoriques pour rétablir l'ordre.

La synthèse critique des perspectives empiriste et rationaliste, initiée par Kant, commence par un mouvement disciplinaire, qui intègre les limites du monde et les limites de notre raison dans une même prise de conscience. Comme Lewis Carroll (1898) l'a décrit dans « La chasse au Snark », nous commençons avec une carte vide, qui est remplie par l'expérience, mais au lieu de découvrir le monde externe, nous nous

découvrons progressivement nous-mêmes, dans les cercles concentriques de la réflexivité. Lévi-Strauss (1964), dans ses *Tristes Tropiques*, progresse ainsi des Caduveo, relativement civilisés et complexes en termes de structure sociale, à l'intérieur de la forêt où il rencontre les Bororo, puis finalement les Nambiquara anarchiques, qui dorment nus et lui montrent l'humanité crue et universelle, ce qui lui fait prendre conscience de son propre noyau dur humain. C'est un trope, si triste qu'il soit, qui se répète au long de l'histoire de l'ethnologie classique.

Ce mythe, qui devient intenable, c'est l'idée que, de l'autre côté de cette limite, nous nous rencontrerons nous-mêmes dans notre essence réelle. Et pourtant, si l'on suit la sagesse de Lewis Carroll, le moteur de la théorie n'a jamais été ni le sujet du chercheur ni la réalité objective du terrain, mais la limite même qui sépare les deux. Le moment de la découverte du Snark, cette créature magique qui est le but du voyage, c'est la découverte que le Snark se révèle être en réalité un Boojum, une entité magique dont le simple regard fait disparaître le voyageur dans l'air. Entrer complètement sur le terrain (ou plutôt, *dans* le terrain) n'est donc pas un moment de prise de conscience de soi, mais un moment d'autodissolution. Le terrain exige toujours de nous de le constituer comme un dehors, et de maintenir un rôle de spectateur.

LE TERRAIN COMME POLITIQUE

Considérer le terrain en termes d'épistémologie nous pose la question de comment nos idées peuvent correspondre au monde. Une autre manière de penser le terrain est alors de le considérer comme un champ politique. Dans cette perspective, il reste toujours une brèche, qui est constitutive pour la théorie. Pourtant, cette brèche n'est pas une distance épistémologique. Si la dernière suppose un écart entre notre connaissance et la réalité que nous essayons de comprendre, la perspective politique présume que cet écart est dans la structure du monde en soi. En tant que chercheur, nous ne sommes pas hors du monde. Nous y sommes intégrés. Cependant, c'est un monde qui est fragmenté, avec ses antagonismes et ses relations de pouvoir. La théorie est une tentative de réconcilier et d'organiser ce monde, mais ce n'est pas une réconciliation entre qui connaît et qui est connu, mais entre différentes formes de vie.

La théorie, pour être fidèle à son terrain, doit essayer de tenir compte des différentes formes de vie rencontrées et des lectures du monde qui existent ou luttent pour leur existence sur le terrain. Mais, ces modes de vie et leurs diverses lectures coexistent d'une façon telle que l'on peut difficilement les faire entrer dans un schéma général. Ainsi les tentatives de théorisation demeurent toujours incomplètes.

Quand le terrain semble être un ensemble unifié, nous lui donnons parfois des noms : nous parlons d'une culture, d'une organisation, ou d'une logique. Mais l'existence de ces logiques peut aussi indiquer un projet hégémonique, où certaines idées sont devenues intuitives aux dépens des autres. La théorie, en articulant et décrivant leur caractère unifié comme ancré dans des données « empiriques », renforce et réifie l'idée de leur réalité sociale. Dans cette perspective, tout empirisme est un exercice conservateur, un exercice de pouvoir.

Cependant, toutes les approches du terrain ne tombent pas dans le piège de renforcer les récits dominants. Ce danger est plus grand quand l'approche empirique se focalise sur l'établissement des régularités, des généralisations et des codes paradigmatiques. Les normes dominantes se

reproduisent dans les théories lorsque ces dernières cherchent dans les données les normes et non les cas particuliers.

Ce qui est parfois le plus intéressant, théoriquement et politiquement, ce sont ces moments qui semblent disjonctifs, aberrants ou déplacés, dans lesquels les différents modes de vie se frottent les uns aux autres dans la pratique quotidienne. Dans ces circonstances, le terrain est révélé dans son hétérogénéité, et la culture s'avère n'être qu'un moment instable dans une lutte prolongée. Plutôt que de les considérer comme des cas particuliers, le chercheur doit considérer ces moments comme les signes d'une tension politique sous-jacente, et réinterpréter les normes à la lumière de cette tension. Cette attention portée sur les moments de tension suggère que la fréquence et la prévalence d'un phénomène ne sont pas les seuls indicateurs de son importance pour la compréhension d'un terrain. Comme explique Feyerabend (1975) dans *Contre la Méthode* : « *Aucune théorie n'est en accord avec tous les faits auxquels elle s'applique, et pourtant, ce n'est pas toujours la théorie qui est en défaut. Les faits eux-mêmes sont constitués par des idéologies plus anciennes, et une rupture entre les faits et la théorie peut être la marque d'un progrès.* »

Cette relation paradoxale entre le chercheur et son terrain suggère que l'essentiel du travail des chercheur-e-s ne se trouve pas dans la représentation de régularités. Il pourrait plutôt s'agir d'identifier des moments clés, et d'aider les membres à mieux expliciter ces moments pour eux-mêmes. Dès lors, les destinataires de nos messages ne doivent pas être limités à la communauté académique. Notre travail doit s'adresser au terrain même, pour aider les participants à expliciter les proto-mondes qui sont en train de naître sur le terrain.

Littéralement, le chercheur aide à donner naissance à ses propres données, pas en les inventant *ex nihilo*, mais en aidant à construire un langage et un vocabulaire avec lesquels des groupes non-hégémoniques peuvent décrire, et donc consolider, leurs propres mondes. Parler en termes de données généralisables, comme le veut la tradition des empiristes, est dans ce sens contreproductif. L'élite détient déjà son vocabulaire propre, qu'elle utilise avec une grande efficacité pour se représenter. C'est quand les groupes marginalisés trouvent leur langage que le changement social devient possible.

Comme James Clifford (1986) le décrit dans *Ecrire la Culture* : « *L'ethnographe est la sage-femme, pour ainsi dire, qui accouche et articule ce qui est exprimé de manière vernaculaire dans les vies de la classe ouvrière, ainsi d'ailleurs que dans celles de la classe moyenne* ». En confectionnant les outils symboliques et conceptuels de la lutte, le chercheur aide à faire le pont entre la sociologie de la critique, et une sociologie critique, deux projets qui, bien menés, se renforcent mutuellement.

LE TERRAIN COMME IMAGINAIRE

La perspective politique du terrain problématise l'idée du chercheur comme « outsider », et suggère que tout travail de synthèse conceptuelle et d'articulation théorique, qu'il vienne de l'intérieur ou de l'extérieur, implique une participation au phénomène même. Donc tout travail de terrain et de théorisation suppose un degré d'« initiation » et de proximité. Si la perspective du terrain comme limite le considère comme une donnée, et celle de la politique invite à le voir comme une lutte, les deux restent sur la prémisse que le terrain à étudier se trouve dans le présent, dans un « ici

et maintenant », celui du monde de l'expérience phénoménale décrit par les participants.

Une troisième perspective, pourtant, conduit à regarder le terrain comme un point à l'horizon, l'idée utopique d'un projet futur, qui sera validé non par ce qui est, mais par ce qui sera. Dans cette veine, le tournant récent vers la performativité dans la théorie reconnaît que les actes d'intégrer et d'articuler les idées sur la réalité constituent *in fine* les réalités décrites.

Le bon terme ici, emprunté à Castoriadis (1975/1987), serait de penser le terrain comme un imaginaire, c'est-à-dire un horizon d'aspirations et d'images collectives, ou plus précisément, les aspirations et images d'un possible collectif, émanant de la consolidation de ces mêmes images. Ainsi, nos théories imaginent, et donc constituent, des notions comme celles d'humain, d'acteur, d'organisation, de détenteur de droits et de responsabilités, de société dans laquelle les organisations fonctionnent, ou encore celles de sphères géographiques et écologiques qui forment la toile de fond de toutes nos activités.

Les multiples menaces et déstabilisations du 21^{ème} siècle mettent en doute nos idées reçues sur ce qui constitue un terrain. Comme l'a articulé Erving Goffman (1982) sur sa propre discipline, la sociologie, dans son discours à l'Association Américaine de Sociologie « *Nous n'avons pas cet esprit qu'ont les Anthropologues, mais au moins notre objet de recherche n'a pas encore été oblitéré par l'expansion de l'économie mondiale* ». (On notera que beaucoup de choses se sont passées depuis 1982, et peut-être la sociologie d'aujourd'hui se trouve-t-elle dans la même précarité.) Non seulement semble-t-il un peu naïf (voire réactionnaire) aujourd'hui de discuter l'idée d'une culture unifiée, mais aussi d'autres notions centrales à la pensée sociale, comme l'état-nation, l'individu, la famille, le genre, l'ethnicité, la classe socio-économique, l'organisation, la bureaucratie... Même la nature, la terre, et l'écosystème, se sont révélés moins des « *matters of fact* » que des « *matters of concern* ». Les anthropologues, mentionnés par Goffman, ont éventuellement compris l'émergence d'un « ordre global » comme une époque de ré-imagination disciplinaire, et ils ont commencé à repenser leur propre tâche. Ils n'avaient pas le choix.

Dans le domaine de l'étude des sciences et technologies, Bruno Latour a ouvert la marche en reconsidérant les pratiques scientifiques comme des séries de rituels et de transmutations. En même temps, étudier la culture signifie tenir compte des processus de la mondialisation, ré-imaginer le « global », ce qui engendre des hybridations, des réadaptations et des relectures ironiques ou nostalgiques. Figure centrale de cette évolution disciplinaire, Arjun Appadurai a créé la revue *Public Culture*, pour repenser l'anthropologie comme discipline en développement, une discipline imaginaire étudiant des terrains imaginaires. Dans son essai de 1990 « *Disjonction et différence dans l'économie culturelle globale* », il explique :

« *L'image, l'imaginé, l'imaginaire – ce sont les termes qui nous dirigent vers quelque chose de critique et nouveau dans les processus culturels globaux : l'imagination comme pratique sociale. Plus seulement pur fantasme (opium du peuple dont le vrai travail est ailleurs), ni simple échappatoire (d'un monde défini principalement par des objectifs et des structures concrètes), plus seulement passe-temps des élites (et donc sans rapport avec la vie des gens ordinaires) et non plus simple contemplation (sans pertinence pour saisir les nouvelles formes de désir et de subjectivité), l'imagination est devenue un champ organisé des pratiques sociales, une forme de travail (autant au sens de*

production économique et de pratique culturellement organisée) et une forme de négociation entre les sites d'action (les individus) et les champs de possibilités définis à l'échelle globale. »

Pour reformuler Appadurai, l'imaginaire n'est plus un complément du réel, mais il est devenu le mécanisme de la réalité même. Autrement dit, si la « réalité » se compose de ce que l'on appelle les catégories stables d'un ordre social incontestable, les changements tumultueux des récentes décennies interrogent naturellement ces catégories.

Ainsi ce qui pouvait apparaître seulement comme « imaginaire » peut maintenant être vu comme des réalités possibles, des alternatives réalisables. Ces imaginaires ouvrent des possibilités pour l'émergence de nouvelles voix, de nouvelles identités et de nouvelles hybridations. Mais cela ouvre aussi la possibilité d'une appropriation ou d'une cooptation des formes traditionnelles de résistance par le spectacle et par la marchandisation. Comment, dans ce type de scénario, reconnaître l'aspect imaginaire de la réalité sociale sans succomber au spectacle, sans que l'assouplissement du noyau dur de la réalité ne soit mobilisé pour entraver les projets de changement social ?

Bien que la perspective du terrain comme imaginaire semble suspecte, pour les perspectives critiques les plus « radicales », d'inviter à s'échapper dans les rêveries, les fictions ou le relativisme épistémologique, nous notons que, dans notre conjoncture actuelle, les notions classiques de la société, même les plus critiques, semblent impuissantes face aux grands défis contemporains. Confrontés à la possibilité d'une extinction massive des espèces, aux déplacements humains et au changement climatique, une conjoncture souvent décrite comme l'Anthropocène, plusieurs chercheurs ont suggéré que les catégories élémentaires de la pensée sociale – et en particulier, celles de nature et d'humanité – doivent être ré-imaginées pour permettre la cohabitation pacifique entre les espèces biologiques différentes comme entre les diverses nations.

En outre, les nouvelles technologies ont profondément changé nos façons de communiquer, transformant les temporalités et les spatialités du langage et de l'interaction humaine. Nous vivons dans une époque où les chefs d'état gouvernent via leurs tweets. Nos identités circulent de manière mimétique via les selfies et les emojis, à travers des circuits qu'on ne peut ni contrôler ni prévoir, dans un flux d'information sociale difficile à imaginer dix ans auparavant. Dans le quotidien de l'organisation, ce que l'ethnographe sur le terrain peut observer, repose maintenant sur une infrastructure énorme d'emails, de messages et de travail non-humain, ajoutant une couche ontologique aux interactions, sans précédent dans l'histoire humaine.

Dans un scénario à ce point déterritorialisé, qu'est-ce que le mot « terrain » peut bien signifier ? Utiliser l'imagination dans de telles situations n'est pas une option, c'est la seule manière concevable de faire de la recherche en 2018. Nous n'allons plus sur le terrain, nous devons plutôt constituer un terrain sur lequel nous irons par la suite. Peut-être que le plus grand défi n'est alors plus de comprendre nos terrains, mais d'imaginer un terrain qui nous sert d'appui pour un projet scientifique viable.

Chacune de ces trois manières de décrire la notion de terrain charrie ses propres présupposés : pourquoi faisons-nous de la recherche, quelles sont nos positions épistémologiques et sociales en tant que chercheurs, et quels sont les défis et les limites de la recherche sur le terrain ?

Dans la première perspective, celle du terrain comme limite, la recherche est une tentative de surmonter une barrière entre les concepts et le monde, un acte qui définit la position du chercheur comme observateur. Dans la deuxième perspective, celle de la politique, les chercheurs tentent d'articuler des supports conceptuels pour un champ qui est en soi fragmenté, pour rendre justice aux différentes voix et pour que le terrain s'exprime lui-même. Dans la troisième perspective, celle de l'imaginaire, le terrain n'est pas constitué à l'avance, mais il est constitué dans et par l'activité de la recherche même, ouvrant des possibilités pour imaginer des alternatives organisationnelles et sociales. Dans cette perspective, le chercheur est, pour paraphraser Donna Haraway (1991), un constructeur de mythes politiques qui permettent ensuite à différents modes de vie de coexister dans ce même monde.

Pour résumer, loin de n'être qu'un contexte ou une scène pour la recherche, le terrain est devenu lui-même, et de plus en plus, un objet d'enquête, de contestation et de débat. On ne commence pas la recherche seulement après notre arrivée sur le terrain. Le choix, et même la création, d'un terrain sont des étapes fondamentales de la recherche. Dans un monde où les frontières sont fluides, mais où une fois établies elles peuvent avoir des conséquences profondes, trouver des espaces dans lesquels on peut constituer de nouveaux terrains sera un élément de plus en plus important des pratiques sociales. Développer la capacité de penser nos terrains de façon réflexive est donc une démarche essentielle pour accroître nos possibilités d'établir des terrains cohérents avec nos impératifs sociaux, éthiques et scientifiques.

REFERENCES

- Appadurai, A. (1990). Disjuncture and difference in the global cultural economy. *Public Culture*, 2(2), 1-24.
- Carroll, L. (1898), *The Hunting of the Snark, an Agony in Eight Fits*, London: Macmillan.
- Castoriadis, C. ([1975] 1987), *The Imaginary Institution of Society*, Cambridge: The MIT Press.
- Clifford, J. (1986). On ethnographic allegory. In J. Clifford & G. Markus (Eds.), *Writing culture: The poetics and politics of ethnography* (pp. 98-121). Berkeley, CA: University of California Press.
- Feyerabend, P. (1975), *Against method: Outline of an anarchistic theory of knowledge*, New York, NY: Humanities Press.
- Goffman, E. (1982). The Interaction Order: American Sociological Association, 1982 Presidential Address. *American Sociological Review*, 48(1), 1-17.
- Haraway, D. (1991). A cyborg manifesto: Science, technology, and socialist-feminism in the late twentieth century. In D. Haraway (Ed.), *Simians, cyborgs and women: The reinvention of nature*, (pp. 149-181). New York: Routledge.
- Lévi-Strauss, C. (1964), *Tristes Tropiques. An Anthropological Study of Primitive Societies in Brazil*, New York, NY: Antheneum.

JOURNALISME D'IMMERSION ET ENQUÊTE SCIENTIFIQUE : UNE CONVERSATION AVEC GEOFFREY LE GUILCHER, AUTEUR DE *STEAK MACHINE*

INTRODUCTION

Geoffrey Le Guilcher est journaliste indépendant et cofondateur des Editions Goutte d'Or, fondées en 2016 autour d'une envie de proposer des livres autant de non-fiction que de fiction, qui auraient pour point commun d'emmener les lecteurs « en immersion », dans des mondes « en marge, mal connus ou fantasmés¹ ».

En février 2017, il publie *Steak Machine*, le récit de son immersion de quarante jours dans un abattoir breton. Il y relate le quotidien des ouvriers de la chaîne « bœuf », sur laquelle il a été embauché comme intérimaire, dressant un portrait à la fois intimiste et politique de ces « damnés de la viande », dont les conditions de vie au travail sont marquées par la souffrance, le tabou, mais aussi des stratégies pour « oublier » et mettre (peut-être) à distance ces conditions extrêmes.

Dans cet entretien avec Olivier Germain, enseignant chercheur à l'Université du Québec à Montréal qui s'intéresse dans ses travaux aux liens entre fiction et travail d'enquête, ainsi qu'aux enjeux propres au métier journalistique, il revient sur les choix, les ajustements, les stratégies qui ont jalonné son immersion. C'est l'occasion d'un dialogue entre journaliste et chercheur, mais aussi d'une réflexion sur l'écriture, le rapport que l'on entretient à un « terrain » et à celles et ceux qui l'habitent, et tous les moments qui marquent l'expérience de l'enquête, de l'entrée « dans » le terrain à l'écriture puis à la discussion publique « sur » ce même terrain.

COMMENT DIRE « LA VÉRITÉ » SUR UN SUJET ? ÉCRIRE LE RÉEL...

Olivier Germain : Aujourd'hui en sciences humaines, il y a une discussion autour de la tension entre faits et fiction². Le journalisme peut aborder aussi cette tension avec d'un côté dans la tradition pragmatiste, un journalisme qui va soulever les faits pour ouvrir le débat, et constitue une activité citoyenne – par exemple aujourd'hui dans la tradition de Mediapart. A l'inverse, la fiction peut être mobilisée pour aborder les phénomènes organisationnels et les faits autrement. L'ethnographie se trouverait entre faits et fiction, et ainsi permettrait de mettre en lumière d'autres vérités. Le journalisme d'immersion fait écho à cette démarche, pour faire surgir des vérités d'acteurs, notamment des populations marginalisées. Quels sont les apports du journalisme d'immersion en comparaison d'autres types de journalisme ?

Geoffrey Le Guilcher : Le genre de l'immersion se distingue du journalisme de révélation, qui a une dimension assez technique avec peu d'attention portée à la forme, et un rôle démocratique très clairement énoncé. Un journalisme plus narratif, lui, ne va pas s'adresser seulement aux experts d'un sujet, mais en empruntant des codes à la littérature, va nous rapprocher du réel – peut-être plus que dans des récits techniques, plus distanciés. Cela demande une réflexion plus profonde sur notre rapport au terrain, puisqu'il y a une dimension humaine : on n'est pas des « drones ». L'idée de tenter l'immersion m'est venue en lisant l'enquête

Olivier Germain,
Université du Québec à Montréal
germain.olivier@uqam.ca

1. Site des Editions Goutte d'Or : www.editionsgouttedor.com/goutte-d-or

2. Van Maanen, J. (1979). "The Fact of Fiction in Organizational Ethnography." *Administrative Science Quarterly*, 24(4), 539–550.

« Dix jours dans un asile » de Nellie Bly³, qui s'est immergée dans un asile pour femmes. On y suit les étapes de sa réflexion et les différents fils narratifs : que va-t-il lui arriver ? On est avec elle, avec son sujet, dans sa réflexion.

LA DIMENSION D'ENGAGEMENT ET DE PRISE DE REcul

OG. Il y a d'une part l'engagement au sens de l'immersion, où l'on considère la subjectivité de l'auteur comme faisant partie du récit ; donc les questions d'objectivité n'y sont pas centrales. Et puis l'engagement au sens plus politique, qui est aussi présent au départ du journalisme d'immersion. Ta thèse de départ pourrait alors être l'idée que souffrance humaine et souffrance animale se mêlent. Est-ce comme cela que tu vois aussi ton engagement, et que tu expliques ta motivation, mais aussi peut-être la différence avec une posture de chercheur ?

GLG. Alors cette « thèse » n'en est pas une, c'est vraiment quelque chose qui transparait dans les travaux sur le sujet, aussi bien dans les travaux de la sociologue Catherine Rémy⁴ ou dans une œuvre de fiction « La Jungle » de Upton Sinclair⁵ qui fait une épopée à la Zola dans les abattoirs de Chicago au début du 20^{ème} siècle, ou dans les rapports parlementaires plus récents. Tous disent qu'il faut distinguer la violence faite aux animaux – que l'on voit dans les vidéos de l'association L214 qui pour la plupart sont prises dans la zone la plus tabou de l'abattoir qu'on appelle « la tuerie », où l'on voit les ouvriers commettre des actes sadiques – et la violence inhérente au système de l'abattoir, qui est légale. Les ouvriers sont placés dans une situation intenable, comme dit Catherine Rémy : ce qui émerge c'est que les deux violences sont liées, elles s'imbriquent, elles s'affrontent. Quand tu étudies le sujet, cela s'impose, ce n'est pas une thèse.

Quant à la question de ce qu'on pourrait appeler l'objectivité, je ne pense pas que ça existe ! Finalement je préfère d'emblée dire « *Voilà, je suis un viandard ; je suis né dans une famille où on n'avait pas de maille pour partir en vacances, mais la devise c'était 'au moins on mange de la viande tous les jours' !* ». Aujourd'hui, je vis dans un quartier où tous les jours je consommait de la viande, que j'aille au kebab, à l'indien, tous les restaurants de mon quartier et la façon dont j'appréhendais un repas c'était que pour être calé, il me fallait de la viande. C'est comme ça que j'ouvre le livre, et après évidemment je transforme mon rapport à la nourriture, puisqu'en sortant de l'abattoir, avec l'odeur dans les narines pendant des heures, je n'avais pas du tout envie de manger de la viande, ou des animaux pour le dire plus simplement. Tout cela, en fait, pourquoi tu ne le dirais pas, quel que soit ton travail, puisque ça a une influence sur ton travail...

Quand tu penses à la chose, quand tu la « conceptualises » comme tu dis, forcément ça t'impacte. Avant de bosser, tu vas manger, tu as un rapport concret à ton poulet, et les pensées se posent sur ce qu'il y a autour de toi, elles partent parfois de quelque chose d'hasardeux, d'une conversation. Pour moi c'est hyper important de mettre cela en avant, à la condition que ce ne soit pas fait pour se transformer en super héros de son propre truc, ce qui est souvent le cas dans les travaux journalistiques... Mais si c'est vraiment pour des raisons d'efficacité narrative et même d'enquête, c'est intéressant.

3. Bly, N. (2015), *10 jours dans un asile*, Paris: Éditions du sous-sol.

4. Rémy, C. (2009). Tuer sans émotion ? Réflexions sur la mise à mort des animaux à l'abattoir. *Critique*, (747-748), 691-701.

5. Upton, S. (1906), *The Jungle*, New York: Doubleday.

Et pour ce qui est de formuler des concepts (à défaut d'une thèse), ma démarche a été de prendre différents niveaux d'observation, différentes « loupes ». J'ai pu rencontrer le député en charge de la commission parlementaire, Olivier Falorni⁶, qui m'a dit « *C'est plus facile de rentrer dans un sous-marin nucléaire que dans un abattoir...* ». Tout cela, ça muscle la motivation à aller dans l'abattoir. Et puis j'ai pu aussi aller voir le service de communication de l'abattoir, les associations antispécistes, et chacun apporte un regard, et une différence – et ça, ça m'intéresse beaucoup, de plonger le lecteur à la fois sans distance, tout de suite dans l'expérience, mais aussi après de jongler, d'expliquer ce que j'observe. Deux grands concepts que je souligne dans mon étude, c'est la cadence et le tabou, et ça c'est vraiment ce que j'ai relevé de mon expérience. Et les deux font quelque chose d'explosif. S'il y a deux choses à changer, tout de suite, demain, c'est réduire les cadences, qui créent énormément de problèmes, et concernant le tabou, rendre ce qui entoure les abattoirs beaucoup plus transparent, pour réfléchir avec tous les acteurs qui peuvent vouloir faire évoluer ce contexte.

CHOISIR L'IMMERSION, ET UN TERRAIN QUI LA JUSTIFIE

OG. Quelles sont les caractéristiques de départ pour le choix du terrain, comment ça se passe ?

GLG. Je voulais faire une immersion – j'aime beaucoup les récits de Joe Sacco⁷ en BD, il se met en scène : il fait partie de l'histoire, sans s'héroïser, ou ce qu'a fait Nelly Bly ou même Albert Londres⁸. Donc l'immersion m'intéressait, et après, j'ai cherché un sujet qui collait. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, c'est Clara [Tellier Savary] qui est l'éditrice des Editions Goutte d'Or, qui a eu l'idée de m'« envoyer à l'abattoir ». L'idée n'était pas de le faire à tout prix – c'est parce que l'on a rencontré un lieu tabou, un point de vue qu'on estimait ne pas avoir été traité de la sorte qu'on s'est dit que oui, cela valait le coup.

Et cette envie de faire une immersion, elle a coïncidé avec la montée des sujets mis en avant par l'association L214⁹, notamment les vidéos qu'ils tournent dans les abattoirs, et le débat qui a émergé autour, ce qui a déclenché une commission parlementaire. En 5 ans, l'association L214 et les antispécistes ont vraiment construit tout cela en sortant les abattoirs de la zone tabou où ils étaient. Littéralement aussi d'ailleurs, puisque ce sont des lieux qui ont été sortis de la ville au début 19^{ème}, à la fois pour des raisons sanitaires, d'hygiène, et aussi parce qu'on pensait qu'il fallait cacher cela pour éviter de montrer la violence. Et petit à petit, on a oublié ces lieux... et les ouvriers y sont tous condamnés, tout le monde se décharge sur eux en disant que ce sont des « malades », des sadiques. Alors que les ethnologues notamment ont décrit ce métier comme le « pire du monde » – et cela m'intéressait de comprendre ce métier.

Justement, dans mon travail (comme avant dans mes études de sociologie où j'ai fait de l'observation participante chez les jeunes communistes), j'aime bien être proche des gens que j'étudie, proche à plein de niveaux différents...le plus proche possible, et m'interroger sur cette proximité...Après, ça ne veut pas dire n'aller que dans des milieux où j'ai des affinités, idéologiques ou autre. Au contraire je trouve aussi intéressant de se mettre en difficulté, et de trouver une proximité avec des

6. Falorni, O. & Caullet, J.-Y. (Rapporteurs). (2016). Rapport de la commission d'enquête sur les conditions d'abattage des animaux de boucherie dans les abattoirs français, Paris, Assemblée Nationale. www.assemblee-nationale.fr/14/rap-enq/r4038-ti.asp
 7. Sacco, J. (2009). Footnotes in Gaza: A graphic novel. Macmillan.
 8. Londres, A. (2012), *Le chemin de Buenos Aires*, Londres: Les Editions de Londres.
 9. Site de l'association L214 : www.l214.com

gens pour qui on a une aversion à la base.

CONSTRUIRE LE TERRAIN ET SES FRONTIÈRES

OG. Ta démarche c'est donc de prendre la place de l'opprimé, qui est l'opprimé invisible, l'ouvrier d'abattoir. Ensuite, comment as-tu construit ton terrain ? C'est-à-dire à la fois, choisir une organisation, mais aussi effectuer un travail de construction de ton terrain, puisque tu inclus dans ton terrain des frontières au-delà de celle de l'organisation, en faisant figurer la vie, les foires, le temps à côté...

GLG. Il faut d'emblée préciser qu'il y a deux types d'abattoirs en France. Les petits abattoirs municipaux, qui vivent de subventions, et qui existent pour maintenir des éleveurs localement, financés par les mairies. Et puis le système des monstres industriels, qui font qu'en France on tue 1 milliard d'animaux par an. A partir de ce constat mon idée est de faire un focus sur la machine industrielle qui a permis d'arriver à cette situation. Donc j'avais ciblé des abattoirs en Bretagne, puis j'ai demandé l'aide de L214, comme ils connaissent par cœur les abattoirs. Ils m'ont cité 5 noms, dans lequel j'ai repéré le plus gros, celui qui appartient à une chaîne multinationale de supermarchés. A partir de là, je voulais atterrir sur la chaîne porc, car le site que j'avais choisi tue 2 millions d'animaux par an dont une majorité de porcs – 15.000 porcs par jour, et 600 vaches. Sauf que la boîte d'intérim m'affecte aux vaches ; cela fait partie de l'enquête, je suis obligé d'improviser ; et donc je me retrouve sur la chaîne bœuf, et finalement j'y reste.

DANS LES MARGES, ACCÉDER À LA VÉRITÉ DES VÉCUS PERSONNELS

OG. Dans ton texte, ce que l'on perçoit aussi c'est que c'est dans les espaces en marge, dans l'underground de l'abattoir, que les choses s'organisent autour de la souffrance humaine...

GLG. Il y a eu une étude, conduite de 2001 à 2004¹⁰ sur la quasi-totalité des abattoirs en Bretagne par une équipe de chercheurs psychologues, médecins du travail, ergonomes, et qui a été censurée par les commanditaires de l'étude. Au départ, leur but c'était de comprendre les causes du turnover énorme dans leurs usines. Les chercheurs ont eu accès aux abattoirs, mais, en plus d'avoir été censurés, eux-mêmes notaient que c'est dur de faire parler les gens même en ayant l'autorisation, parce qu'on les voit dans le cadre de l'abattoir, parce que c'est un métier dont on ne parle pas.

Mon oncle y a travaillé et je ne sais toujours pas à quel poste. Il y a un tabou autour de ce métier : les gens vont dire qu'ils travaillent à l'usine, peut être à l'usine à viande, mais dire « l'abattoir » c'est jeter un froid. Partant de ce constat, je me suis très vite dit qu'observer l'usine ne me permettrait pas de connaître la vie des gens qui sont là. Il faut imaginer une journée sur la chaîne : on est huit heures debout sur un podium ; moi je devais découper une vache par minute, donc elle arrive en demi-carcasse, enlever tout le gras, monter et descendre puis laver mes mains et changer mon couteau.

Donc pour aller chercher ces histoires-là, je me suis installé sur place, et mon but très vite a été de faire la fête avec eux, prendre les mêmes drogues, chercher des histoires la nuit – le tatoueur clandestin, les bagarres avec les chefs, toutes les histoires clandestines qui s'ouvrent tout

10. Morisseau, P., & Pornin, A. (2011, May). Stivab, une étude pluridisciplinaire sur la santé et les conditions de travail dans la filière viande bretonne. In Troisième Congrès francophone sur les troubles musculosquelettiques (TMS). Échanges et pratiques sur la prévention/Organisé par l'Anact et Pacte.

à coup, puisque les gens ne parlent que de ça. C'est leur vie, ils habitent au pied de ce monstre que constitue l'abattoir et tout y est forcément lié.

C'est pour aller chercher des récits plus « cachés » que cette proximité est importante. Par exemple l'histoire de cet accident qui a transformé en « légume » quelques mois un ouvrier, le psychologue qui avait mené l'étude quelques mois auparavant n'y avait pas eu accès. Sur l'aspect psychologique, c'est très dur de faire parler les gens. Alors que quand vous êtes ouvrier, vous êtes en galère, vous avez mal partout, le soir vous sortez avec une seule envie c'est se « défoncer » pour oublier ce corps « prisonnier » et ce qui s'est passé toute la journée. Donc là, les histoires circulent.

ENTRER SUR LE TERRAIN : LE CORPS ET LE TEMPS AFFECTÉ

OG. Ce qu'on voit bien, à travers ton expérience vécue, c'est que ton rapport à ton corps, aux douleurs, évolue. Par exemple dans la manière dont tu apprends avec les autres ouvriers comment limiter certains gestes, comme les étirements, qui permettraient de rendre sensible cette douleur. Cette dimension physique, comment est-ce que tu as pu t'en « libérer » par la suite ?

GLG. J'avais perdu 7-8 kilos à la fin de l'été – il y avait eu des canicules, je transpirais tout le temps et puis je n'étais pas un roi de la découpe donc je forçais beaucoup... donc déjà me libérer physiquement, et m'éloigner du lieu, ça a été un soulagement. En revanche, le côté cathartique, mentalement, ça a jamais été... je ne me suis jamais dit que c'était problématique.

OG. Et qu'en est-il du rapport au temps ?

GLG. Ce qu'on essaie de faire, c'est de le dissoudre, avec des jeux. Les podiums sont alignés, à 6-7 mètres en hauteur avec les carcasses suspendues, avec des podiums de chaque côté d'un couloir où les animaux passent, et chacun gère une étape différente. Donc même quand on est en l'air, on peut parler : on a des conversations, ça permet de connaître les gens. C'est aussi ne pas regarder les numéros sur les vaches, ne pas regarder l'heure ; il y a plein de stratégies. Moi, au début mon objectif c'était vraiment de ne pas me faire rejeter, j'avais prévu de rester plusieurs mois, je voulais vraiment me faire accepter. Je voulais écrire un livre, je préparais un documentaire en même temps sur ce sujet. Je voulais donc être un ouvrier modèle, rester le plus longtemps possible. Adopter ces stratégies, c'était aussi un moyen de rester.

FLEXIBILITÉ ET ADAPTATION SUR UN TERRAIN « MOUVANT »

OG. Comment as-tu travaillé la flexibilité de ton enquête, à mesure des événements comme la construction du mur entre le lieu de la « tuerie » et le reste de l'abattoir ?

GLG. Cela s'impose à toi. Tu pars avec des idées, des choses à voir, et puis tu vois ce qu'il se passe. Il faut accepter de repenser les choses, de changer d'avis, c'est aussi quelque chose que je veux. J'assume pourquoi je vais là-bas : c'est un lieu tabou, que l'on veut cacher, donc cela justifie la méthode d'immersion. J'avais choisi cet abattoir car il n'y avait pas de mur entre l'abattoir et la tuerie – sauf qu'entre ma visite et le mois d'après où j'ai commencé, un mur a été construit autour de la tuerie. Donc cela crée un autre enjeu : je veux passer derrière le mur, ce qui suppose plein de stratégies puisque normalement il faut avoir passé un an dans l'abattoir pour pouvoir y être affecté. Or questionner les tueurs, le rapport à la mort, au fait de tuer des être sensibles toute la journée, c'est

aussi ça vers quoi je veux tendre. Je n'essaie pas de ne raconter que la vie sur le milieu de la chaîne, il y a plusieurs objectifs que je veux atteindre. Mais je me réadapte quand l'un de ces objectifs ne marche pas. Ce que je veux vraiment, c'est raconter ce que je vois, plus que d'aller vérifier une théorie ou d'en créer une autre.

OG. Tu racontes donc la vie quotidienne sur la chaîne, mais cet espace tabou de la tuerie, que tu voulais approcher, tu ne vas finalement en parler que de manière indirecte, ou presque. Comment tu perçois cette approche, est-ce que c'est un biais ?

GLG. Un de mes objectifs, c'était donc de voir ce lieu qu'on me cachait, la tuerie. À partir du moment où il y a un mur, je n'ai pas le droit d'y aller, et en plus je suis assez loin de la « zone sale », dans la zone propre. Je suis à 40 carcasses donc si je m'y balade et qu'on me repère, je n'ai vraiment rien à faire là. Puis, si j'arrive dans la tuerie, et que je raconte ce que je vois, un animal se faire égorger, est-ce que ça va être intéressant ? Dans les travaux qui m'avaient intéressés, ceux de Catherine Rémy, la sociologue qui a travaillé sur les tueurs et qui a été auditionnée par la commission parlementaire, elle dit que l'on fait tout pour que l'homme soit l'ennemi de l'animal. On est déjà dans une tâche herculéenne, impossible à remplir, et en plus l'animal se débat et donc vous complique la tâche. Il se transforme alors en ennemi, et comme c'est plus facile de tuer un ennemi qu'un ami, ça a aussi un rôle symbolique. L'idée, pour moi, c'est de comprendre comment ces « tueurs » le vivent.

Je trouve alors une première manière de contourner ce mur, beaucoup plus efficacement – je vais le faire physiquement aussi par la suite – c'est de m'arranger pour parler aux tueurs. Donc j'ai commencé, à arriver 2 heures avant mon heure d'embauche et manger des sandwiches, à l'intérieur du site, devant la chaîne, ce qui m'a fait passer pour un type vraiment bizarre dans l'abattoir. Le premier jour, ils me disent « *qu'est-ce que tu fais là ? – J'ai rendez-vous à l'infirmerie* », et je commence à leur parler comme ça, et à poser plein de questions, gentiment. J'ai recueilli plein de témoignages des tueurs cette semaine-là. Vers la fin de semaine, ils sont devenus méfiants mais ils ne se sont jamais dits que j'étais un journaliste infiltré, juste un mec bizarre... !

LA LANGUE DU TERRAIN : DÉCRIRE ET RACONTER

OG. Dès le premier chapitre, tu installes un vocabulaire, que tu empruntes à ta perception, mais aussi peut-être à comment les gens parlent, en tout cas c'est très vite installé et c'est très visuel, au regard de la façon dont tu peux décrire et approcher ce terrain, les vérités vécues. Tu parles des « hommes-crabes », d'un « espace clos », d'une « planète »...

GLG. Les « hommes crabes » je le dis au début dans la présentation des personnes, c'est parce qu'ils ont des bras énormes et quand ils te serrent la main ils te la brisent, sans faire exprès ! Ça m'a sauté aux yeux, et même en allant boire le café dans des villes autour, on les repère tout de suite parce qu'ils ont ces avant-bras énormes. Les femmes, elles ont de la couperose car elles travaillent plus dans le froid. En fait, l'organisation de la chaîne est extrêmement genrée: plus les animaux sont gros, plus on a des hommes, et plus on est près de la tuerie, plus c'est des hommes, plus on est près de la barquette, plus c'est des femmes. Avec plein d'exceptions, mais c'est organisé comme ça.

ÉCRITURE ET RÉFLEXIVITÉ

OG. Après la journée de travail, le soir, c'est la fête, mais c'est aussi le temps de la réflexivité et de l'écriture. Comment gères-tu ce travail de prise de notes, d'écriture en même temps que le ressenti et l'évolution aléatoire ?

GLG. L'écriture a joué une sorte de rôle cathartique. Je m'astreignais à reporter toutes mes notes de la journée, ça me prenait environ deux heures par jour, tous les jours. Une fois je ne l'ai pas fait, ça s'est cumulé au lendemain et je me suis dit que ce n'était pas à refaire car c'est fatigant, et puis on perd en précision. Le soir, quand vous reportez ce que vous avez vécu, vous voyez pourquoi vous êtes là, vous comprenez le sens de votre démarche.

J'en ai parlé ensuite avec Sébastien Arzac (co-fondateur de L214), qui a fait beaucoup d'infiltrations, en tous cas jusqu'à ce que sa tête soit trop connue, et je lui disais, « *Toi tu es antispéciste donc aller dans un abattoir c'est l'équivalent pour toi d'être dans un camp de concentration, comment tu fais pour y passer ta vie ?* ». On est arrivés à la même conclusion : le soir, quand il dé-rushe ses vidéos, il sait pourquoi il est là. C'est aussi sa catharsis, ça a du sens. Alors que beaucoup d'ouvriers sur la chaîne sont là parce qu'ils n'ont pas le choix ; ils sont là parce qu'ils n'ont pas de boulot, mais normalement ils sont jardiniers ou maçons. La plupart sont là par non-choix, à part quelques anciens, ou beaucoup d'étrangers (quelques Maliens et Roumains là où j'étais).

APPROCHER LES VÉRITÉS PAR LES NARRATIONS

OG. On se dit que c'est le fait de voir, d'observer, qui permet d'accéder à des faits, mais finalement, dans le travail de journaliste narratif (comme dans l'ethnographie) ce qui compte c'est plus la reconstitution des vérités... On n'est pas toujours dans un rapport direct au réel.

GLG. Oui, mais c'est pour cela qu'il faut avoir bien travaillé ce que l'on veut voir. Par exemple, quelque chose qui a été bien étudié par des scientifiques, c'est le moment où l'animal meurt, techniquement. C'est à dire qu'il meurt par anoxie, quand on coupe les deux carotides (pour les gros animaux), le sang s'écoule, et le cerveau n'étant pas alimenté en oxygène, l'animal meurt. Sauf que ça, c'est la théorie. Dans la pratique, ce qu'il se passe pour 20-30% des animaux, ce sont de faux anévrysmes (un caillot ou bien des artères qui enflent et se bouchent), et des animaux qui peuvent rester vivants jusqu'à 14 minutes pour une vache, 11 minutes pour un porc. En sachant que dans l'abattoir, toutes les minutes on avance d'un poste et on enlève un morceau du corps.

On fait vraiment un « ping pong » entre le travail narratif, journalistique, et universitaire. Sur ce sujet, la spécialiste mondiale de la question c'est Temple Grandin¹¹, une femme autiste qui a été classée par le Times comme une des 100 personnalités les plus influentes du monde, et qui a défini les règles pour la plupart des abattoirs dans le monde, d'abord aux Etats-Unis puis en Europe. Et tout ce protocole mis en place n'est pas respecté, j'ai pu le vérifier : parce qu'il y a une cadence effrénée, parce qu'il y a un tabou, qui protège le non-respect de ce genre de normes. On fait ces allers-retours, on va chercher un récit qui donne envie de lire et de connaître la situation, et de l'autre côté, on doit être informé. Si on y va comme certains reporters de guerre, pour « entendre les balles siffler » mais sans connaître la situation géopolitique, ça ne va pas être

11. Grandin, T., & Johnson, C. (2006). *Animals in translation: The woman who thinks like a cow*. Londres: Bloomsbury.

intéressant. Le travail des chercheurs est riche pour cela. D'ailleurs, ce que l'on met derrière « le travail des chercheurs » peut prendre des formes très différentes – certains publient leurs travaux sous forme de romans, par exemple « *Comme des bêtes* », de l'historien Pierre Serna¹².

Je pense malgré tout que la différence fondamentale, c'est la volonté d'avoir un impact, qui est assumée. Aller voir quelque chose, que cela intéresse les gens. Et puis aussi la volonté de me faire critiquer. Je n'ai pas envie que cela reste dans un cercle de spécialistes ! C'est une vraie différence, qui est de plus en plus dépassée puisque j'ai des amis chercheurs qui ont fait publier des extraits de leur thèse, ou qui l'ont sortie sous forme de livre. A condition que ce soit réécrit, cela peut donner un très bon résultat. Même si on se pose les mêmes questions que les chercheurs en termes de méthodes, la façon dont on diffuse notre travail, à la fois comment et vers qui, constitue une vraie différence¹³.

Le but pour moi c'était d'éviter que ce soit une collection de 15 portraits d'ouvriers malades en abattoir, qui racontent leur vie misérable. Déjà, cela n'aurait intéressé personne, puis cela aurait été totalement hors réalité. Il y a des moments super, des moments de joie, ils vivent ! C'est pour cela que je me méfie des approches de « drone » qui arrivent en disant « *c'est le pire métier de France, donc je vais illustrer ça* ». Moi je voulais vraiment raconter les gens que je rencontrais. Donc privilégier ce récit d'expérience, autour de l'abattoir. Et le corroborer, en tissant les anecdotes et les faits, les éléments de preuve.

OG. Le récit c'est aussi une manière pour toi de reconstituer les fragments. Au moment de la reconstitution, ou de la constitution des données, on se rend compte de certains éléments, pas toujours cruciaux mais qui relèvent la banalité du quotidien tout en en faisant partie. Tu ne cherches pas toujours des preuves empiriques signifiantes, des moments importants, mais aussi des choses qui reconstituent le grain du quotidien et je pense que c'est important aussi : relever les signes de la banalité et de l'ordinaire.

GLG. Il y a aussi dans l'écriture une approche transversale, ou en tous cas une approche logique. Donc je me pose une question, ou ce qui est raconté pose question, donc essayons d'avoir une réponse, de ne pas la laisser en suspens. Par exemple, je parlais des cas d'anoxie et de faux anévrysmes. J'essaie d'avoir des statistiques : combien ça touche d'animaux ? Parce qu'autre chose m'avait étonné dans les vidéos de L214 : dès qu'ils allaient dans un abattoir, ils revenaient pratiquement toujours avec des scènes de violence, ou beaucoup de choses mal faites. Et en fait, j'ai trouvé des statistiques du ministère de l'agriculture – c'est parfait parce que c'est le côté filière, donc ce ne sont pas des chiffres qui seront contestés – qui disent que 20 à 40% des animaux sont mal tués. Eux le notent comme ça, au milieu d'un rapport, mais cela donne une énorme réalité : 1 animal sur 4 ou 5, sur les 2 millions tués chaque année sur le site où j'étais, ça fait 500 000 animaux.

Sur chacun de ces éléments, je vais me demander : « *Est-ce que ça pose encore question ? Non, alors je reprends mon récit !* ». J'essaie de faire des détours assez courts, et efficaces. En tant que néophyte, qu'est-ce que je me pose comme question si on me raconte cette scène ? Il faut essayer de changer de position dans les regards que l'on applique. Même après l'écriture, il y a peut-être eu vingt relecteurs : des potes universitaires, des potes journalistes, mes parents ; et chaque regard

12. Serna, P. (2017), *Comme des bêtes. Histoire politique de l'animal en révolution (1750-1840)*. Paris: Fayard.

13. Fassin, D. (Ed.). (2017). *If truth be told: the politics of public ethnography*. Duke University Press.

permet de se dire « *ah il manque peut-être quelque chose !* ». Si une critique revient, elle soulève forcément quelque chose.

OG. L'écriture est intéressante parce qu'elle jumelle l'expérience vécue et des éléments d'explicitation. Mais il y a toujours cet enjeu à garder le style narratif de l'expérience vécue. Comment est-ce que tu construis cette dimension ?

GLG. En fait, vraiment au départ j'essaie de « cracher » un maximum, sans trop réfléchir. Après j'observe des répétitions, des banalités, donc je les enlève, je tranche dedans. Il y a beaucoup plus de travail dans la relecture que dans l'écriture. Une fois que j'arrive à quelque chose d'un peu plus abouti, je le mets dans un premier cercle de lecteurs, des amis et amies, et je sais qu'ils vont me le « démonter ». Mais c'est ce que j'attends car je sais que ça va me permettre de régler des questions importantes.

Pour moi, plus on trouve une forme simple – voilà, l'idée de l'immersion, comment faire pour intégrer l'abattoir, etc. – et mieux cela va fonctionner. Et les grandes étapes du récit vont s'imposer de la même façon, suivant une logique chrono-thématique : le moment où tu rentres dans la tuerie, c'est symbolique, le premier jour sur la chaîne aussi, etc.

SE CONSTRUIRE UN PERSONNAGE : ÊTRE UN « INTRUS »,
« TRAHIR »... PUIS QUITTER LE TERRAIN

OG. Tu te construis donc ce personnage, et tu sembles maîtriser assez bien cette construction puisque finalement tu es peu pris en défaut. D'un côté on a ce mensonge « utile » qui permet d'entrer dans le terrain, puis un autre type de mensonge, peut-être plus gênant, qui est quotidien. Ce qui crée un rapport avec les gens qui est entre le factice et le vrai. Vrai parce que tu arrives à créer un rapport de vis-à-vis, comme si tu étais parmi eux ; mais aussi cet espèce de trouble identitaire, que tu vis dans la journée.

GLG. Tu ne le vis pas tellement dans la journée en fait. Tu le vis plus le soir, quand tu es invité chez eux, que tu développes des relations d'amitié avec deux-trois personnes. Il y en a qui sont dans le trafic de cocaïne, de haschisch...donc là tu te dis il va falloir que je modifie bien le prénom, l'adresse, tu penses à ça. Et puis surtout quand tu développes des relations d'amitié, c'est ce qui m'a le plus gêné à la fin, c'est que tu ne sais pas s'ils garderont la trahison - puisque c'en est une, tu es sous une fausse identité - ou bien le message qui va ressortir de ton travail. Et c'est quelque chose qui est assez obsédant.

OG. La question que l'on peut poser au terme de notre échange, c'est enfin la question des petites trahisons, de la restitution, de la fidélité – à qui, et à quoi ? Au projet, et aux personnes dont tu as approché la vérité par ton travail et ton écriture ? Quand vient cette question ?

GLG. Elle vient avant le projet, puisque tu sais déjà que tu vas être dans une position qui la suscite. Il faut arriver à ne pas se mentir. Tu peux te raconter que tu vas résoudre une injustice sociale, mais tu vas aussi trahir des gens que tu vas rencontrer. Tu peux très bien te réfugier derrière le juridique – le travail des journalistes est très bien protégé – c'est d'intérêt public, je le révèle et ce n'est pas de ma faute si des industriels cassent des hommes et des animaux. Sauf que si ton récit empire la vie des gens dont tu as raconté le quotidien, cela va être une conséquence réelle. On a beaucoup travaillé sur ce problème avec un avocat qui relisait aussi le texte. Pour l'anonymiser, j'ai par exemple inversé des tatouages – en mettant des tatouages de chefs sur des ouvriers, j'ai changé tous les prénoms – à peu près une cinquantaine – et le nom de l'abattoir. L'avocat

se demandait s'il fallait dire que c'est en Bretagne ; moi je tenais à ce que cela y soit, mais on n'indique pas le département. Cela t'amène parfois à ne pas raconter certaines anecdotes, s'il y a un risque que la personne soit reconnue. Tu ne vas pas saboter la vie de quelqu'un pour une « bonne » anecdote. Ce sont des arbitrages qu'on fait.

OG. Donc il y a cette fidélité aux personnes, mais aussi à ce que tu as vécu : le fait de produire un récit en pensant que ça va s'approcher de la vérité de vos vécus. Mais comment anticipes-tu la publication, le fait que les gens avec qui tu as vécu une relation proche, de complicité, d'amitié, vont lire ton travail ? Est-ce que tu l'appréhendes ?

GLG. C'était une des choses qui m'inquiétaient le plus. Il y avait trois personnes surtout avec qui j'avais beaucoup « traîné » en dehors de l'abattoir. Je me disais : comment vont-ils recevoir le fait que je ne suis pas Albert, un maçon de banlieue parisienne qui prétend qu'il veut s'installer là, mais Geoffrey, un journaliste ? Donc la veille de la parution du premier article dans Le Monde, avant la médiatisation, j'ai appelé ces trois personnes. Leurs réactions étaient plutôt encourageantes. Ils étaient contents que ces anecdotes existent quelque part, cela a été un soulagement.

Ces trois personnes, finalement, m'ont connu tel que j'étais. Certes, je n'avais pas mon vrai CV, ni mon vrai prénom, mais une fois que vous connaissez les gens vous oubliez ça. On se découvre, on se raconte des choses, c'est « vous » qui êtes là. Puis, après la publication, une dizaine de personnes m'ont contacté par Facebook – des gens que je voyais sur les podiums tout le temps mais chez qui je n'allais pas. On a échangé, ils m'ont demandé des Steak Machine dédicacés... Ils étaient contents que pour une fois on ne les fasse pas passer pour des malades mentaux ou des bourreaux qui se vengent sur les animaux.

OG. Et la direction ?

GLG. La direction de la boîte d'intérim m'a appelé : ils étaient paniqués parce qu'ils n'avaient pas fait leur job de vérifier qui ils embauchaient ! La directrice juridique de l'abattoir m'a aussi appelé. Je lui ai dit que mon avocat m'avait demandé de ne pas lui parler mais elle m'a répondu qu'elle voulait juste savoir si j'allais faire des téléés. D'autant plus que parmi les vagues de médiatisation, une journaliste avait senti de quelle chaîne de supermarchés il s'agissait. Il se trouve que c'est une chaîne qui possède aussi la majorité des points de vente de livres en France. La journaliste a vu que le livre n'était plus disponible sur leur site le lendemain de la sortie. Les libraires de la chaîne ont réagi sur Twitter, et cela a entraîné une salve d'articles un peu partout. C'était parfait pour moi car si on avait un problème avec l'anonymat, c'étaient eux qui l'avaient rompu. Finalement, ils ont fait partie des meilleurs vendeurs de *Steak Machine*... !

L'ETHNOGRAPHE EN TANT QU'INTRUS : NÉGOCIER LES FRONTIÈRES DE L'INTIME AU SEIN D'UNE COMMUNAUTÉ INTENTIONNELLE

LONGO MAÏ : UN RÉSEAU DE COMMUNAUTÉS INTENTIONNELLES D'ACTIVISTES

Alors que j'étais doctorante en théorie des organisations, je souhaitais explorer des pratiques organisationnelles alternatives ayant le potentiel d'engager un changement social. C'est avec cette idée en tête que j'ai menée, de 2012 à 2015, une étude qualitative de Longo Maï, un réseau de communautés intentionnelles politiquement engagées, en utilisant des méthodes ethnographiques d'observation participante. Je souhaitais tout particulièrement comprendre la manière dont les participant(e)s organisaient leur travail, leurs échanges économiques (Farias, 2017a), et leurs processus de socialisation (Farias, 2017b) tout en suivant une praxis démocratique. L'étude de terrain a été réalisée en séquences de deux à quinze jours, ce qui me laissait le temps d'organiser mes réflexions et mes données entre chaque étape (Jeffrey & Troman, 2004). Au total, j'ai passé 49 jours et nuits dans quatre communautés en France et en Suisse. Cette expérience m'a fait prendre conscience du caractère intrusif de l'ethnographie, et a soulevé de nombreux questionnements. Avant de faire part des éléments les plus intrusifs de mon enquête de terrain, puis de partager quelques-unes de mes réflexions concernant la manière dont j'y ai fait face, je vais commencer par présenter Longo Maï.

Créé en 1973, Longo Maï comptait en 2015 environ 250 personnes réparties à travers neuf lieux en Europe – dont cinq en France. Les participants s'efforcent collectivement de préfigurer un style de vie alternatif en se constituant en petites unités sociales et territoriales, tenues partiellement à l'écart des institutions dominantes. En ce sens, Longo Maï peut être défini comme un réseau de communautés intentionnelles (cf. Miller, 2010). Pour faire simple, on peut dire que le projet politique du groupe est articulé autour d'une critique radicale d'un système capitaliste globalisé et industrialisé. En y regardant de plus près cependant, on s'aperçoit que les participants entretiennent des visions, des idéaux et des croyances hétérogènes concernant la manière dont cette critique doit opérer. Ces communautés intentionnelles sont organisées sur des territoires généralement en milieu rural, qui appartiennent à Longo Maï – et non pas à ses participants. Afin d'aligner leur vie quotidienne à leur engagement politique, les participants visent à supporter la plupart des besoins du collectif en développant une large diversité de filières de production. La vie quotidienne et la production dans les communautés sont organisées selon des processus de démocratie directe. Tous les projets sont discutés collectivement et le groupe répond aux besoins de chacun de ses membres, sans tenir compte des contributions individuelles au bien commun. L'engagement politique des participants s'étend au-delà des communautés : la plupart des participants prennent part régulièrement à des mouvements sociaux et à des actions politiques plus larges, concernant principalement le droit des réfugiés, l'agriculture, et la liberté d'expression. Rester ouvert et actif vis-à-vis « du monde extérieur » constitue une des principales manières pour le groupe de rester pertinent à travers le temps.

Carine Farias
ISTEC Paris
c.farias@istec.fr

UNE CHERCHEUSE EN ÉCOLE DE COMMERCE À LONGO MAÏ

Deux principaux éléments ont rendu le caractère intrusif de l'ethnographie particulièrement saillant sur le terrain : tout d'abord, une communauté intentionnelle étant avant tout un lieu de vie, mener une enquête dans ce type de terrain implique une intrusion dans l'intimité des participants ; deuxièmement, mon titre de chercheuse affiliée à une école de commerce apparaissait comme en opposition au projet politique du groupe.

En tant que chercheuse en théorie des organisations, je suis intéressée par la manière dont les gens s'organisent et travaillent ensemble. A Longo Maï cependant, ces pratiques sont indissociables de la vie privée des participants – ou plutôt, il n'y a pas de distinction entre les sphères d'activités publiques et privées. Ainsi, étudier les processus organisationnels à Longo Maï suppose de s'immiscer dans l'intimité de la vie quotidienne de ses participants. Je n'étais pas vraiment préparée à cela. Rester nuits et jours sur le terrain revient à partager les différents lieux de vie, les petits-déjeuners, diners, soirées, discussions, disputes, etc. avec les participants. J'étais à la fois une spectatrice d'interactions qui, la plupart du temps, ne me concernaient absolument pas, et actrice, réciproquement observée dans mon quotidien. La frontière entre mon travail de terrain et ma vie personnelle est devenue rapidement floue. Il y avait une forme d'intrusion réciproque dans la vie privée de l'autre, entre les participants et moi. Cette dimension de l'intrusion ressortait particulièrement dans les communautés les plus petites, comme l'illustre l'exemple ci-dessous.

Pour des raisons pratiques, j'allais parfois à Longo Maï avec ma fille, qui avait moins de trois ans. Une fois, nous sommes restées quinze jours dans une communauté nichée sur le flanc d'une montagne, et entourée de forêts. Dix adultes et onze enfants y vivaient. A notre arrivée, vers 19 heures en août 2013, nous avons été invitées à rejoindre la cuisine de la ferme collective, et à nous assoir autour de la table. Il y avait seulement trois femmes dans cette pièce, qui discutaient tout en continuant leurs activités. Lorsque j'ai essayé d'entamer une conversation avec l'une d'entre elle, elle m'a répondu sèchement que ce n'était pas le moment. Elles avaient des sujets beaucoup plus importants à aborder, liés à un événement qui se tiendrait la semaine suivante. Je me suis sentie absolument gênée ; et je n'ai pas su comment me rendre utile pendant plusieurs heures. Tout ce que j'avais en tête, c'était que je venais de m'introduire dans une famille que je ne connaissais absolument pas, pour observer le déroulement de leur vie quotidienne. La sensation d'être un intrus était particulièrement forte car il s'agissait d'un groupe restreint et très soudé, et ma fille et moi étions les seules personnes de passage. A l'inverse, passer quinze jours au sein d'un groupe restreint facilite le développement de liens et d'un sentiment d'appartenance. Après quelques jours dans cette communauté, nous connaissions nos caractères, sens de l'humour et habitudes réciproques. Ma fille et moi étions bien intégrées dans les activités routinières et ponctuelles du groupe, dans leurs blagues et dans leurs inquiétudes.

Dans la communauté la plus large, ce sentiment d'intrusion dans la vie privée était modéré par la présence d'une centaine de personnes environ, incluant des nouveaux arrivants et des visiteurs de passage. C'était plutôt mon rôle de chercheuse, en outre affiliée à une école de commerce, qui posait problème là-bas. Bien qu'ayant obtenu un accord « formel » de la part d'un participant par mail, m'autorisant à mener une enquête ethnographique à Longo Maï, je me suis rendue compte du

caractère ambigu de cet accord (Roulet, Gill, Stenger, & Gill, 2017) une fois sur place. Vu que je n'ai pas été présentée devant tout le groupe lors de mon arrivée dans cette communauté, j'ai dû me présenter et parler de mon projet de recherche chaque fois que je rencontrais une nouvelle personne. De nombreux participants se sont montrés très sceptiques vis-à-vis de la recherche scientifique. Par exemple, Elisa¹⁴, une personne de 25 ans née à Longo Maï et en voie de s'installer dans une nouvelle communauté intentionnelle, m'a dit : « Si tu veux comprendre Longo Maï, tu dois en faire partie : la compréhension passe par la pratique, pas par des réflexions intellectuelles. » Pour elle, et pour d'autres participants, essayer de comprendre un phénomène social « intellectuellement » est absurde et inutile. La recherche est perçue en ce sens comme une activité qui implique une séparation entre la pensée et l'action. Cela entre en contradiction avec la praxis préfigurative qui caractérise la vie quotidienne du groupe (Farias, 2017b).

Aussi mon affiliation à une école de commerce provoqua de grands élans de perplexité et de répugnance envers mon projet de recherche. Lors de mon deuxième jour d'observation, Thomas, une personne d'environ cinquante ans, vivant à Longo Maï depuis le début du mouvement me conseilla : « Ici, tu ne devrais pas dire que tu viens d'une école de commerce. Le management c'est notre bête noire, tu sais ! ». Cependant, je ne pouvais pas m'imaginer mentir à propos de mon affiliation lorsqu'on me posait la question. Mais mon honnêteté attirait paradoxalement de la méfiance. Pour citer quelques participants (dont Elisa), mon projet de recherche était « financé par une école de commerce », partant, ses résultats devraient « servir les intérêts des grosses entreprises ». L'utilisation projetée des résultats de ma recherche au bénéfice des entreprises rendait ma démarche antinomique au projet politique du groupe. En m'ouvrant leur porte, certains participants avaient le sentiment de participer à l'appropriation de leurs pratiques alternatives par les entreprises classiques. Ainsi, ma présence contenait le risque d'affaiblir leur critique radicale du capitalisme néolibéral. Cette peur était exacerbée dans la communauté la plus large, parce qu'elle était le centre des actions politiques du groupe. Il y avait là-bas davantage d'activistes qui défendaient des idées politiques claires. D'autre part, il me fallait plus de temps pour développer une relation de confiance avec le grand nombre de participants vivant dans cette communauté. Cependant, et malgré cette méfiance, il est important de souligner que je n'ai jamais été expulsée des communautés, au contraire, j'ai toujours été invitée à partager le quotidien du groupe.

PISTES DE RÉFLEXIONS SUR LE CARACTÈRE INTRUSIF DE L'ETHNOGRAPHIE

Cet aperçu de cette expérience ethnographique dans une communauté intentionnelle d'activistes révèle deux formes d'intrusion : une invasion réciproque de la vie privée, et une ingérence non désirée par le groupe d'une chercheuse en école de commerce dans leur projet politique. Le malaise associé à l'invasion réciproque de la vie privée agit comme un rappel que ce que nous appelons communément le « terrain » est avant tout un espace de vie (Islam, présent volume). L'ethnographie implique une forme de violence symbolique, qui est réciproque pendant la période d'observation. Tandis que la violence de la recherche réside dans le fait d'imposer un sens particulier à des comportements idiosyncratiques (Fine,

14. Les prénoms ont été changés.

1993), notamment à travers la prise de notes, notre position d'étranger sur le terrain nous met également en danger. Dans la position de l'étranger, l'hospitalité de l'hôte est toujours ambiguë et peut facilement dériver vers de l'hostilité (Derrida, 2000). Faire du terrain suppose donc de décoder et de manœuvrer les politiques contextuelles d'hospitalité dans leur complexité. Autrement dit, l'ethnographie est en premier lieu une activité relationnelle (Bruni, 2006). Comme d'autres chercheurs, j'ai développé des relations amicales caractérisées par de l'intégrité et de la réciprocité (Cunliffe & Alcadipani, 2016 ; Tillmann-Healy, 2003), qui m'ont permises de donner du sens à l'intrusion réciproque dans la vie privée. Cela s'est traduit par une participation aux interactions et à la vie du terrain non seulement en tant que chercheuse, mais en y impliquant la totalité de mon être. Cependant, l'ethnographie est souvent perçue comme une activité déloyale, car le chercheur utilise les connaissances acquises à travers ces interactions « amicales » dans la production de son travail, donnant l'impression de relations artificielles et manipulatoires (Essers, 2009). Pour ma part, et bien que la plupart de ces relations se soient affaiblies avec le temps, je suis retournée dans une des communautés après la fin de l'enquête, et j'ai gardé des contacts réguliers avec quelques participants. Malgré un niveau de méfiance plutôt élevé vis-à-vis de mon projet tout au long du travail d'observation, je n'ai pas reçu (pour l'instant) de retours négatifs de la part du groupe sur mes écrits.

J'étais principalement perçue comme un intrus parce que ma position de chercheuse affiliée à une école de commerce entrainait en opposition avec les croyances et les projets politiques du groupe. Ainsi, j'ai été confrontée de manière répétée à des moments de résistance de la part du terrain – c'est-à-dire « toute réaction que les participants déploient collectivement pour résister à une enquête à l'intérieur de leur monde social. » (Anteby, 2015: 197 ma traduction). L'accès au terrain n'est donc pas une parenthèse ayant lieu en amont de la période d'observation, mais plutôt une trajectoire nécessitant de constantes négociations (Bruni, 2006 ; Cunliffe & Alcadipani, 2016). Il est généralement accepté que plus l'accès au terrain est difficile, plus les résultats seront intéressants (MacLean, Anteby, Hudson, & Rudolph, 2006), je me demande cependant si n'importe quel obstacle à l'accès *devrait* être surmonté. Est-ce éthique de rester, d'explorer et de rapporter nos résultats quand une partie des participants est gênée par notre présence ? Dans mon cas, la plupart des participants « toléraient » mon projet après une brève explication, d'autres s'y opposaient ouvertement, quelques-uns n'en avaient pas grand-chose à faire, et d'autres m'offraient leur support. Cependant, je ne pouvais pas évaluer avec certitude combien d'entre eux étaient mal à l'aise avec ce projet. Quand on est confronté à des moments de résistance sur le terrain, on doit décider seul(e) de la manière dont on doit réagir, et décider de rester ou de partir. C'est une grande responsabilité morale qui est rarement discutée dans le monde académique.

La décision que nous prenons dépend de notre engagement moral envers les participants. Apporter un nouvel éclairage sur des groupes sociaux et sur des dynamiques organisationnelles qui sont généralement mal représentés et/ou stigmatisés a une pertinence politique. L'ethnographie reste l'approche la plus adaptée pour offrir une telle représentation nuancée de cultures idiosyncratiques. Dans certains cas, son caractère intrusif peut amener l'organisation observée à réaffirmer ces frontières culturelles et sociales – aussi floues soient-elles – à travers la contestation du chercheur et de son point de vue.

REFERENCES

- Anteby, M. (2015). Denials, Obstructions, and Silences. Lessons from Repertoires of Field Resistance (and Embrace). In K. D. Elsbach & R. M. Kramer (Eds.), *Handbook of qualitative organizational research: innovative pathways and ideas* (pp. 197-205). New York, NY: Routledge.
- Bruni, A. (2006). Access as Trajectory: Entering the Field in Organizational Ethnography. *M@n@gement*, 9(3), 137.
- Cunliffe, A. L. & Alcadipani, R. (2016). The Politics of Access in Fieldwork. *Organizational Research Methods*, 19(4), 535-561.
- Derrida, J. (2000), *Of Hospitality: Anne Dufourmantelle invites Jacques Derrida to respond*, Stanford University Press.
- Essers, C. (2009). Reflections on the Narrative Approach: Dilemmas of Power, Emotions and Social Location While Constructing Life-Stories. *Organization*, 16(2), 163-181.
- Farias, C. (2017a). Money is the Root of All Evil – Or Is It? Recreating Culture through Everyday Neutralizing Practices. *Organization Studies*, 38(6), 775-793.
- Farias, C. (2017b). That's What Friends Are For: Hospitality and affective bonds fostering collective empowerment in an intentional community. *Organization Studies*, 38(5), 577-595.
- Fine, G. A. (1993). Ten Lies of Ethnography. *Journal of Contemporary Ethnography*, 22(3), 267-294.
- Islam, G. (2019). The field as limit, politics, and imaginary: A reflection on qualitative inquiries in the 21st century. *M@n@gement*, 22(1), 1549-1556.
- Jeffrey, B. & Troman, G. (2004). Time for ethnography. *British Educational Research Journal*, 30(4), 535-548.
- MacLean, T., Anteby, M., Hudson, B. & Rudolph, J. W. (2006). Talking Tainted Topics. *Journal of Management Inquiry*, 15(1), 59-68.
- Miller, T. (2010). A Matter of Definition: Just What is an Intentional Community? *Communal Societies*, 30(1), 1-15.
- Roulet, T. J., Gill, M. J., Stenger, S. & Gill, D. J. (2017). Reconsidering the Value of Covert Research: the role of ambiguous consent in participant observation. *Organizational Research Methods*, 20(3), 487-517.
- Tillmann-Healy, L. M. (2003). Friendship as Method. *Qualitative Inquiry*, 9(5), 729-749.

L'ETHNOGRAPHE EN TANT QU'INTRUS : DEVENIR UNE « FEMME HONORAIRE » AU SEIN D'UN COLLECTIF FÉMINISTE

Le groupe activiste féministe La Barbe a été mon terrain de thèse, que j'ai étudié à travers une ethnographie de douze mois (de juillet 2011 à juillet 2012). Les données ethnographiques collectées se composent d'observations des actions et des réunions, d'entretiens approfondis (avec les activistes mais également avec les journalistes et des membres des organisations visées par La Barbe), d'un effort de réflexion sur ma position dans le groupe, et d'une importante collecte de données secondaires (photos des actions, documents produits par les activistes et articles de journaux sur le groupe).

Le besoin de négocier l'accès à un groupe social est une question récurrente en ethnographie ; dans mon cas, mon identité de genre en tant qu'homme a immédiatement soulevé des questions parmi les activistes, ce qui m'a poussé à réfléchir à ma position en tant qu'intrus dans le groupe. Ce texte traite des difficultés rencontrées sur ce point et de mes efforts pour y remédier.

Fabien Hildwein
CEPN, Université Paris 13
fabien.hildwein@gmail.com

LE GROUPE ACTIVISTE FÉMINISTE LA BARBE

La Barbe est un groupe activiste féministe fondé en 2008 qui vise à « rendre visible l'invisibilité des femmes dans les lieux de pouvoir, donner envie aux femmes de prendre le pouvoir et instaurer la confusion des genres » grâce à des performances innovantes. Il se compose d'une trentaine de membres actifs, toutes des femmes entre 25 et 65 ans, et en grande majorité blanches. La plupart d'entre elles ont un niveau d'études Bac+5 et plus. Une importante proportion des activistes de La Barbe sont ouvertement lesbiennes (et plus rarement bisexuelles et transgenres), et participent activement aux mouvements de défense des droits des personnes LGBT+, en cohérence avec les recherches mettant en avant l'importante contribution des lesbiennes aux mouvements féministes radicaux (Taylor & Whittier, 1992).

La performance la plus importante de La Barbe consiste à « féliciter » ironiquement une organisation d'avoir su garder les femmes hors des positions de pouvoir. Les activistes de La Barbe interrompent un   v  nement public (une conférence, une assemblée générale, une table-ronde...) organisée par leur cible, en montant sur l'estrade, tournées vers le public, adoptant une « attitude digne », c'est-à-dire immobile et silencieuse ; elles portent toutes des barbes postiches représentant le lien entre la masculinité et le pouvoir, avec l'idée sous-jacente que « s'il faut être un homme pour être en position de pouvoir, nous sommes prêtes à en devenir ». Une ou deux activistes restent parmi le public et prennent des photos ou filment l'action. Une activiste lit à voix haute un texte, préparé avant l'action et distribué ensuite au public, dans lequel les activistes félicitent ironiquement l'organisation visée d'avoir su garder les femmes à des positions subalternes, dans un humour grinçant et à l'aide de références à la virilité et à des représentations archa  iques du pouvoir. Ces performances sont le fruit d'un important travail de réflexion sur les symboles de la part des fondatrices de La Barbe et s'inspirent de leurs expériences dans d'autres groupes activistes (Hildwein, 2016) et contribuent au recrutement et à la mobilisation des activistes sur le long terme (Hildwein, 2017).

FAIRE INTRUSION : ÊTRE UN HOMME AU SEIN D'UN GROUPE FÉMINISTE

Si les activistes sont toujours restées cordiales avec moi, ma présence en tant qu'homme (hétérosexuel) a rapidement soulevé des questions.

Il m'a fallu dès le départ négocier ma présence durant les performances. La Barbe ne se définit pas comme un groupe non-mixte, mais ses performances ne fonctionnent qu'avec des femmes : un homme mettant une barbe postiche n'aurait pas le même impact symbolique. Les activistes avaient besoin que quelqu'un prenne des photos durant les performances, ce pour quoi je me suis proposé, ce qui m'a donné un rôle au sein du groupe. Cette position justifiait ma présence durant les réunions internes et la plupart des événements festifs du groupe.

Plus tard, on m'a demandé de ne pas participer aux listes de travail par mail dans lesquelles les activistes échangeaient et prenaient leurs décisions ; les fondatrices en particulier voulait éviter tout regard masculin au sein de ces espaces, même si je gardais le silence. Je pouvais participer aux réunions internes, mais une activiste, Anne-Louise, a insisté pour que je ne les enregistre pas. Je n'étais pas convié à certaines réunions (par exemple, une sur les drag-king et une autre sur la question des identités queer). Tous les activistes ne partageaient pas ce point de vue, ce qui entraîna des débats parmi elles : certaines appréciaient ma présence en tant que chercheur, pensant que cela apporterait de la reconnaissance et de la visibilité au groupe ; d'autres considéraient que je devais pouvoir participer au groupe si j'en avais envie, quelles que soient ma profession ou mon identité de genre. Les activistes les plus critiques s'appuyaient sur les arguments selon lesquels la présence d'hommes (même de bonne volonté) tend à répéter des relations de dominations et à empêcher la prise de parole des femmes et leur émancipation. Par ailleurs, être autonomes des hommes est aussi un objectif organisationnel de La Barbe. Cette attention aux effets de la présence des hommes est aussi renforcée par une des inspirations de La Barbe, la sociologue et économiste Christine Delphy, qui critique les discours et les positions des hommes dans les mouvements féministes (Delphy, 1979b).

Dans les interactions quotidiennes durant l'ensemble de mon travail ethnographique, les activistes me rappelaient souvent à ma position d'intrus. Par exemple, à l'issue de la première action à laquelle j'assistai, comme débriefing, on demanda à chacun-e de donner ses impressions. Lorsque ce fut mon tour, je répondis avec sincérité que je m'étais inquiété pour les activistes, à cause des insultes et des comportements violents du public. Une activiste, Claudia, réagit immédiatement avec un certain sérieux : « *Ah, c'est un réflexe de mâle protecteur !* », ce qui déclencha quelques rires sans autre commentaire. J'ai été surpris, ne comprenant pas initialement ce qui justifiait cette remarque, et demeurait en retrait ; ce fut un des premiers événements à l'origine de ma réflexion sur ma position dans le groupe.

Vers le milieu de mon ethnographie, un incident significatif me ramena à ma position d'intrus et raviva certains débats. Au cours d'une réunion interne, le 12 janvier 2012 après avoir traité plusieurs sujets habituels du groupe, une activiste, Anne-Louise (qui ne souhaitait pas que j'enregistre les réunions), mit en garde les autres activistes contre le fait de trop se reposer sur mes photos. Il lui semblait que cela allait à l'encontre du principe féministe d'autonomie envers les hommes et que les photos devaient être prises par les activistes. Plus important encore, elle trouvait que mes photos étaient des « *photos d'homme* ». D'après elle, je me

concentrais trop sur les activistes et pas assez sur les hommes de pouvoir. Elle concluait en disant que « *Fabien est à une place qui fait qu'il ressent moins fort la domination* ». Il faut ajouter que cette activiste se montrait habituellement amicale envers moi, même si elle conservait une certaine vigilance. Quelques semaines plus tard (le 2 février 2012), durant un entretien ensemble, elle revint sur son intervention : « *Ce soir-là je t'ai dit que tu dois cadrer les groupes d'hommes visiblement entre hommes. Prends une photo d'une rangée de mecs avec une petite bonne femme au milieu et puis montre bien le contraste. Eventuellement dans la même image : les barbues toutes des femmes avec des postiches et les hommes en hommes. C'est ça qui visuellement est parlant quand on envoie à la presse. C'est en fait une autre manière de désigner l'entre soi masculin, en fait c'est hyper-simple. Mais il y avait aussi cette histoire d'empowerment, et personne ne se propose pour faire les photos, et je me dis que c'est quand même regrettable : on apprend en faisant.* » Son intervention r  anima les débats des débuts concernant ma présence. Certaines activistes trouvaient que j'avais été loyal et ne partageaient pas son analyse de mes photos. Elles prirent finalement la décision que je pourrais continuer à prendre des photos, mais que d'autres activistes devraient aussi prendre des photos des performances. Je craignais d'être exclu des actions et cette décision fut un soulagement pour moi. En réfléchissant à cet incident, je me demande dans quelle mesure mon altérité était celle d'un homme et dans quelle mesure elle était celle d'un ethnographe. Sans écarter le reproche d'être dans une position de dominant, je prenais d'abord des photos des activistes parce que c'était ce qui m'intéressait le plus en tant que scientifique ; la tension entre ce que les activistes attendaient de moi et ce que j'attendais de ces photos en tant qu'ethnographe a sans doute aussi contribué à cet épisode.

DEVENIR UNE « FEMME HONORAIRE »

Ma réaction initiale face à des manifestations de méfiance concernant ma présence et mon identité fut de rester aussi silencieux et effacé que possible, en n'intervenant que lorsque j'y étais forcé et en donnant mon avis aussi peu que possible. Puisque la différence avec les activistes ne pouvait être effacée, autant assumer pleinement ma position d'intrus.

Sur un plus long laps de temps, j'ai effectué un important travail sur moi-même. Au départ, je cherchais à comprendre les cadres de pensée des activistes, en particulier leurs cadres théoriques, qu'il s'agisse du féminisme matérialiste (Delphy, 1979a) ou du féminisme queer (Butler, 1990, 1993). Mais ces lectures ont progressivement affecté de nombreuses dimensions de mon existence : mes interactions avec les autres, en particulier les femmes ; mes opinions politiques ; ma vision de la sexualité et du couple hétérosexuel ; mon comportement dans les espaces publics ; mon humour, etc. « Le privé est politique » dit un slogan féministe : j'ai vécu cela directement, puisque des idées politiques affectaient ma vie jusqu'à un niveau intime. J'ai aussi réfléchi à ma position en tant qu'homme blanc hétérosexuel, en particulier à travers des lectures sur la remise en cause de la masculinité traditionnelle (*Refuser d'être un homme* par John Stoltenberg, 1989) et en suivant un séminaire sur les approches critiques des masculinités (Connell, 1995 ; Halberstam, 1998). J'ai aussi réfléchi à ma position en tant que chercheur homme et à la façon dont le point de vue de chacun-e influence la façon dont le savoir est produit (Esp  gnola, 2012). Je crois que c'est parce que ces lectures m'ont

changé à un degré personnel intime et ont changé mon comportement quotidien que j'ai pu construire de la confiance avec les activistes.

Les activistes n'ont pas cessé de me rappeler à ma position d'intrus, mais leurs commentaires prirent un tour plus humoristique et faisaient preuve d'une certaine complicité ; elles insistaient aussi pour qu'on me prenne en compte lorsqu'on comptait les membres d'une action et sollicitaient mon avis sur certaines questions. Vers le milieu de mon ethnographie, un incident mis en évidence combien ma présence était devenue normale. Un journaliste et son caméraman étaient venus sans prévenir à une réunion interne, en demandant de pouvoir la filmer. Les activistes hésitèrent et finalement l'une d'entre elles, Babette, lui répondit que les hommes n'étaient pas acceptés durant ces réunions ; j'étais assis dans la même pièce, à quelques chaises de distance, prenant mes notes à la vue de tous. Bien entendu, il s'agissait d'une façon de se débarrasser d'une intervention extérieure indésirable, mais que ma présence n'ait pas dû être justifiée témoigne du degré d'invisibilité et de confiance dont je jouissais.

Dans son travail sur les patrouilles de police composées essentiellement d'hommes, Jennifer Hunt (1984) décrit comment elle est parvenue à devenir un « homme honoraire » c'est-à-dire comment elle a été acceptée parmi les policiers (hommes) qu'elle étudiait ; bien qu'ils aient toujours été conscients de son genre, ils la traitaient en égale en tous points. Je crois, durant mon ethnographie à La Barbe, être parvenu à devenir une « femme honoraire », ayant été admis dans les interactions quotidiennes (au point de devenir invisible, comme on l'a vu), bien que ma position d'intrus n'ait jamais été oubliée. Être devenu une « femme honoraire » a rendu mon travail d'observation d'autant plus facile. Cela encourageait les activistes à m'expliquer leurs comportements, à la fois durant les observations et durant les entretiens. Les activistes jugeaient que je pouvais comprendre leurs motifs d'action et que je n'avais pas toujours toutes les informations sur une question précise, et faisaient ainsi souvent un effort supplémentaire pour clarifier pour moi la situation. De même, elles m'apportaient souvent d'autres interprétations de la situation durant une performance, attirant ainsi mon attention sur des éléments que je n'avais pas vus. Cette position m'a permis d'aboutir à des données plus riches que ce que j'aurais pu espérer autrement.

En conclusion, je dois dire que je ne m'attendais pas à changer aussi profondément durant mon ethnographie, mais a posteriori il me semble que c'était inévitable, d'autant que je crois qu'être capable de changer personnellement est au cœur de la démarche ethnographique. Non seulement cela permet de créer de la confiance avec les membres du terrain, mais cela nous aide aussi nous, chercheurs et chercheuses, à acquérir une meilleure compréhension de leur vision du monde, à éviter toute interprétation abusive et ainsi à donner une meilleure représentation de notre objet d'étude.

REFERENCES

- Butler, J. (1990), *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York: Routledge.
- Butler, J. (1993), *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of Sex*, New York: Routledge.
- Connell, R. W. (1995), *Masculinities*, Berkeley: University of California Press.
- Delphy, C. (1979a), *L'ennemi principal. 1 Economie politique du patriarcat* (Vol. 1), Paris: Editions Syllepse.
- Delphy, C. (1979b), Nos amis et nous. Fondements cachés de quelques discours pseudo-féministes. In *L'ennemi principal. 1 Economie politique du patriarcat* (Vol. 1, pp. 159–205). Paris: Editions Syllepse.
- Espignola, A. F. (2012). Subjectivité et connaissance: Réflexions sur les épistémologies du "point de vue." *Les Cahiers Du Genre*, 53(2), 99.
- Halberstam, J. (1998), *Female Masculinity*, Durham: Duke University Press.
- Hildwein, F. (2016). How a feminist activist group builds its repertoire of actions: a case study. In C. Schwabenland, C. Lange, S. Nakagawa, & J. Onyx (Eds.), *Women's emancipation and civil society organisations. Challenging or maintaining the status quo?* (pp. 113–134). Bristol: Policy Press.
- Hildwein, F. (2017). Mobilisation au travail: l'apport de l'étude des groupes activistes. *Revue Interdisciplinaire Management, Homme & Entreprise*, 2(26), 49-72.
- Hunt, J. (1984). The Development of Rapport through the Negotiation of Gender in Field Work Among Police. *Human Organization*, 43(4), 283-296.
- Stoltenberg, J. (1989), *Refusing To Be A Man: Essays on Sex and Justice*, Portland: Breitenbush Books.
- Taylor, V. & Whittier, N. (1992). Collective Identity in Social Movement Communities. Lesbian Feminist Mobilization. In A. D. Morris & C. M. Mueller (Eds.), *Frontiers in Social Movement Theory* (pp. 104-129). London: Yale University Press.

L'ETHNOGRAPHE EN TANT QU'INTRUS : TÉMOIGNER DES INVISIBILITÉS AU SEIN D'UN SERVICE DE SOINS AIGUS ET PALLIATIFS

En France, depuis 20 ans, les réformes se sont succédées à l'hôpital public. Ces réformes sont en partie des réformes de gestion plus précisément des réformes comptables. La réforme de 2007 (plan hôpital 2007) qui a introduit la tarification à l'acte (T2A), a suscité une contestation particulièrement vive de la part des agents de l'hôpital (Le Theule, Lambert, Morales, 2017). Ayant entendu les voix de contestation de certains chefs de service, j'ai réalisé avec une réalisatrice de documentaires un terrain ethnographique dans un service de soins aigus et soins palliatifs et nous avons filmé pendant 15 jours. Était-ce intrusif ou nécessaire ? Étais-je, étions-nous des intruses ou étais-je, étions-nous des témoins ? voire des témoins vulnérables ?

Marie-Astrid Le Theule
Cnam, Lirsa
marie.letheule@gmail.com

DE LA NÉCESSITÉ À L'INTRUSION

Quand je démarre un terrain, la question de la nécessité me vient tout de suite. Est-ce nécessaire ? Est-ce que je ressens la nécessité ? Quand j'ai commencé le terrain sur l'hôpital, j'y avais réfléchi depuis 10 ans. J'étais et je suis révoltée de ce qu'on fait dire et ce qu'on ne fait pas dire aux chiffres. La révolte a été encore plus forte quand on a commencé à calculer le coût d'un patient. Bientôt, me disais-je, on nous dira combien coûte à la société un malade et on le lui dira, comme si la maladie ne pouvait venir que du patient. La révolte a d'abord été présente puis, le sentiment de responsabilité est apparu. En tant qu'enseignant chercheur, je me suis sentie responsable de l'analyse portée sur les chiffres. Il me semblait alors indispensable de faire ce terrain. J'ai entendu les appels de certains chefs de service (Professeurs Grimaldi, Bensman, Lyon-Caen...) et j'étais en résonance avec eux. Interpellée par ces voix de contestation, j'ai réalisé une série d'entretiens avec des chefs de service et ils ont parlé de deux points : tout d'abord la différence de langage entre les administratifs et les soignants puis, des invisibilités concernant le travail des soignants. Pour mieux comprendre, j'ai donc décidé de faire un terrain ethnographique dans un service de gériatrie soins aigus, soins palliatifs. Très vite, je fus confrontée à la question de la mort (Le Theule, Lambert, Morales, 2018). La mort qui est si présente dans ce service (ce qui est normal pour un service de soins aigus, palliatifs), la mort n'existe pas à l'hôpital. Il fallait rendre compte de l'activité des soignants, du traitement du patient, du coût, mais rien autour de la question de la mort. Des questions comptables on arrive à la question du mourir qui n'existe pas. Ce travail ethnographique m'a amenée à la question de la fin de vie à l'hôpital qui est considéré comme tabou à l'hôpital (Rapport Sicard, 2012). Ce tabou peut avoir pour conséquence de limiter le traitement du patient à une question seulement biologique. Or les soignants ont toujours insisté sur l'importance des invisibilités. Mais quelles sont-elles ? Au cours du terrain, je les ai découvertes, ce sont des questionnements techniques et humains avec une culture du doute. Ces invisibilités sont liées non seulement à un savoir-faire mais également à un savoir être. Le patient est alors considéré dans sa vie politique (humaine, sociale, morale...). Pour les soignants cette vie politique est fondamentale.

Le service est constitué de deux étages de 22 lits chacun. 33 infirmières et aides-soignantes sont présentes pour les deux étages, elles sont encadrées par une cadre infirmière. Il y a 3 médecins et 2 internes. Au départ, nous étions 6 chercheurs, mais 5 ont abandonné au bout d'une

semaine à cause de la dureté du terrain. Pendant deux ans, nous (c'est-à-dire une réalisatrice de documentaire Carine et moi-même) avons suivi ces deux médecins, deux internes et le chef de service deux jours par semaine. Nous avons suivi chacun pendant trois mois nous adaptant également à leur emploi du temps. Nous nous présentions comme des chercheurs en gestion. Dès le premier jour, les médecins nous ont donné une blouse blanche et nous avons pratiqué le shadowing (Czarniawska, 2007, Le Theule, 2014). Nous avons également suivi des réunions administratives entre chef de pôle et direction, et suivi des formations à l'évaluation des coûts. Puisque les soignants nous parlaient toujours d'invisibilités, nous avons choisi également de filmer. Au bout d'un an, nous avons filmé pendant 15 jours, le dispositif a été simple : un cameraman et un preneur de son. Nous avons suivi 6 patients. Nous savions que nous allions avec la caméra être intrusives. Mais la nécessité l'a emporté, la caméra allait être une trace de ces invisibilités. Le film est une mise en évidence de ce savoir être qui nécessite tant de temps et de formations. Nous voulions réaliser un film pour le grand public, nous voulions tenter de participer au débat.

DE L'INTRUS AU TÉMOIN

La méthodologie est qualitative, d'inspiration sociologique selon le modèle de l'École de Chicago (Hugues, Becker). Nous nous inscrivons dans cette tradition de l'observation *in situ* dans le milieu hospitalier développé par Strauss et Glaser (1970), Glaser et Strauss (1965), E.C. Hughes (1996), H. Becker (2002), J. Peneff (1992)... Cette méthode a comme fil directeur « le comment se fait-il que ? », être empathiques, accepter d'être dérangées voire troublées, être à l'écoute de ce qui pour l'autre, l'observé, est important. Donc, si quelqu'un nous dit : « c'est important pour moi », nous l'écoutons, nous essayons de comprendre pourquoi cela est important, sans passer à la question suivante. Les patients et les soignants nous ont confié des éléments importants de leur vie. Comment ne pas trahir ceux qui nous ont donné l'information ?

Le premier jour où nous avons démarré le terrain, le médecin Izabel nous a donné une blouse de médecin. J'avais un choix : soit je pensais que j'usurpais une fonction et je ne mettais pas la blouse blanche, soit je mettais la blouse blanche et je suivais Izabel afin de découvrir les invisibilités dont elle me parlait. Je me suis présentée auprès des soignants et des patients comme chercheuse en sciences de gestion. Je savais que la blouse blanche me donnait certainement un autre statut. Étais-je une intruse ?

J'ai joué au scrabble avec certains patients, j'ai réfléchi avec des soignants à propos de certains patients. Étais-je une intruse ?

La première scène que nous filmons est la suivante : Izabel est au téléphone, il faut que le réanimateur se déplace, il y a une urgence, il y a « urgence ». Les pompiers arrivent, le SMUR arrive, Carine filme, je perche. J'ai honte de percher. Carine me dit : « c'est maintenant ». Je perche. Izabel et le médecin réanimateur échangent, Izabel explique qu'elle « ne peut pas ne pas réanimer ». Ils réfléchissent s'ils doivent le réanimer. Le patient est Monsieur K., il a 80 ans, il habite avec sa femme depuis l'âge de 17 ans. Izabel dit qu'ils sont autonomes, « je ne peux pas ne pas le réanimer » dit Izabel. Je perche, personne ne nous voit ni le médecin réanimateur ni le SMUR ni les infirmières ni le patient. J'ai appris que le choix de réanimer ou de ne pas réanimer résulte de négociations aussi bien médicales que sociales. J'ai également appris que le médecin

Izabel se battait pour ce patient, elle devait convaincre, elle devait trouver les bons arguments, elle devait aller au-delà du nombre de lits indisponibles en réanimation. Et cette force de conviction ne peut pas transparaître dans les outils de mesure et de contrôle. Elle est invisible. Suis-je une intruse ou suis-je un témoin de leur travail invisible ? (J'utilise le je, je suis dans un questionnement individuel, je suis au début du film).

Madame C. est en fin de vie, ses deux filles sont là, la nuit, le jour. Le chef de service leur explique que l'on doit continuer les antibiotiques mais qu'ils arrêtent l'oxygène. Les problèmes techniques sont alors débattus : pourquoi continuer les antibiotiques, comment faire pour qu'elle ne souffre pas ? Les problématiques humaines sont abordées, faut-il prévenir les autres membres de la famille ? Avons-nous eu le temps de tout dire ? Avons-nous tout dit ? Nous filmions. Nous comprenons l'importance de prendre le temps d'expliquer aussi bien au patient qu'à la famille. Le temps à ce moment-là n'est plus le même. L'intensité du temps présent prend tout son sens. Sommes-nous des intruses ? Ou sommes-nous des témoins ?

Que faire de tous ces éléments que les patients et les soignants nous ont donnés ? (J'utilise le nous, je suis dans un questionnement collectif, cela fait 10 jours que nous filmions).

Nous voulions filmer ces invisibilités pendant 15 jours et nuits : paradoxalement elles devenaient visibles avec la caméra, au fur et à mesure nous les découvriions et nous les comprenions. Nous comprenions toute l'importance de la réflexion du temps technique, du temps humain et le gouffre avec les outils de contrôle et de mesure augmentait.

UN TÉMOIN VULNÉRABLE

Le deuxième jour de terrain, le chef de service nous a dit : « je demande à mes internes d'entrer dans la chambre des malades avec leur propre vulnérabilité, seul moyen d'entrer en contact, seul moyen pour eux de rencontrer le patient dans sa fragilité de sa fin de vie. Comment comprendre » nous a-t-il dit ? Nous avons été frappées par Aurore, interne, assise dans le couloir écoutant une patiente gémir. Assise dans le couloir, elle écoute cette patiente gémir, « que veut dire ce gémissement ? », elle écoute au moins 30 minutes. Elle en parle au médecin Christian. Ils y réfléchissent et trouvent le problème de santé qui doit être soigné. Aurore écoutait sa patiente et réfléchissait. Aurore a compris qu'il y avait un problème de santé. Plongées dans ce service, nous étions là, également, avec notre propre vulnérabilité. Il nous fallait l'accepter, la vivre.

Le temps du terrain est terminé et pourtant, je réfléchis encore à cette notion de vulnérabilité. J'ai cette phrase en tête « on ne rencontre l'autre qu'avec sa propre vulnérabilité ». Mais que cela veut-il dire ? Butler (2014: 93) explique que « toute forme de disponibilité à ce qui survient est à la fois une fonction et un effet de la vulnérabilité, qu'il s'agisse de la capacité d'ouverture à écouter une histoire qui n'a pas encore été racontée, ou de la réceptivité à ce qu'un autre corps endure ou a dû endurer, même quand ce corps n'existe plus... Une bonne partie de ce que peut un corps, ... c'est de s'ouvrir au corps d'un autre, ou à un ensemble d'autres. » Le fait que les patients acceptent d'être filmés nous a surprises. Nous n'avions pas compris comment il nous avait été possible de filmer. *A posteriori* nous avons pu le comprendre. Nous arrivions à un paradoxe, les soignants, patients et familles ont accepté que l'on filme des moments intenses de vie. J'aurais pu et j'aurais dû être une intruse, Carine et moi-même aurions dû être des intruses. J'étais avec ce terrain, dans ce terrain,

j'étais, nous étions avec les patients et les soignants. Car les soignants et les patients nous y ont invités, pas exactement nous, mais quelqu'un qui pouvait voir, entendre, peut-être comprendre leurs questionnements, leurs souffrances, leurs détresses, leurs espérances. Ce terrain ne nous appartenait pas, tout le monde (soignants et patients) a accepté de donner. Patients, soignants, chercheurs « vulnérables », nous avons la même direction de regard, la caméra symboliquement représentait cette direction commune de regard. Il nous fallait accepter les détours de ce terrain, accepter de nous laisser mener par ce regard commun. Il nous fallait faire confiance dans notre vulnérabilité pour découvrir les invisibilités dont nous parlent les soignants. Nous avons voulu au cours de ce terrain découvrir et montrer les invisibilités qui sont hors mesure, hors efficience, hors performance ; ces invisibilités qui sont questionnements techniques, humains, qui sont des allers et retours entre patients, soignants et familles. Soignants et patients nous ont fait comprendre que nous étions tous reliés les uns aux autres. Un intrus, c'est quelqu'un d'extérieur. Etre vulnérable, c'est savoir que tous nous sommes vulnérables à des moments de notre vie. Paradoxalement, c'est la vulnérabilité qui nous relie les uns aux autres, et c'est ce qui nous est commun. La frontière entre l'intrus et le témoin est fragile. J'ai découvert qu'en étant un chercheur vulnérable, on devient un témoin de celui qui ne peut pas forcément dire : « L'autorité du témoin réside dans sa capacité de parler uniquement au nom d'une incapacité de dire » (Agamben, 1999: 207). En fait, patients, soignants et nous-même avons une nécessité commune : montrer ces invisibilités où la vie politique du patient est fondamentale.

REFERENCES

- Agamben, G. (1999), *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris: Rivages.
- Becker, H.S. (2002), *Les ficelles du métier* - (The University of Chicago Press, Ltd London 1998), Paris: La Découverte, collection Repères.
- Becker, H.S. (2009), *Comment parler de la société*, Paris: La Découverte.
- Butler, J. (2014), *Qu'est-ce qu'une vie bonne ?* Paris: Payot & Rivages
- Czarniawska, B. (2007), *Shadowing and other techniques for doing fieldwork in modern societies*, Liber: Copenhagen Business School Press.
- Glaser, B., Strauss A. (1965), *Awareness of dying*, New York: Aldine Publishing Company.
- Hughes, E.-C. (1996), *Le regard sociologique*, Essais choisis et présentés par J-M Chapoulie, Paris: EHESS.
- Le Theule, M.-A., Lambert C. & Morales, J. (2018) « Governing death. Organizing end-of-life situations », *Organization Studies*, Advance online publication, doi.org/10.1177/0270170840618800107.
- Le Theule, M.-A., Lambert C. & Morales, J. (2017) « Accompagner la mort, négocier la valeur de la vie : ethnographie d'un service de soins aigus de gériatrie », *Revue Française de Gestion*, 43(262), 105-121.
- Le Theule, M.-A. (2014) « Champ et hors champ : le « comment mourir » dans un service hospitalier » *La Revue Internationale de Psychosociologie et de gestion de Comportement Organisationnel (RIPCO)*, L'ethnographie organisationnelle, Pratiques émergentes et contributions à la compréhension des organisations, Supplément (HS), 179-194.
- Peneff, J. (1992), *L'hôpital en urgence, Etude par observation participante*, Paris: Métailié (Leçons de choses),
- Sicard, D. (2012), Rapport élaboré par la Mission présidentielle de réflexion sur la fin de vie, Unpublished document, France.
- Strauss, A., Glaser B. (1970), Patterns of dying. In O. Brim, H. Freeman, S. Levine, N. Scotch (Eds.), *The dying patient* (pp.129-155). New York: Russell Sage Foundation.